

Revue

du

Monde Egyptien

(Review of the Egyptian World)

MARIUS SCHEMEIL BEY, Directeur.

Le travail porte en lui-même sa récompense.

Table des Matières

- | | |
|---------------------------------------|----------------------------------------------------|
| I. M ^{me} EDOUARD JERAMEC... | Le Rôle de la Femme. |
| II. R. G. MICKLAM..... | The Mystery of time (II). |
| III. MOHAMED KHAIRI..... | Douloureux Souvenirs. |
| IV. ANDRÉ CORBIER..... | La loi. |
| V. A. C. GERONIMO..... | Le vieux Boudoir. |
| VI. D ^r PAUL-VALENTIN..... | Molière et les médecins de son temps. |
| VII. R. FRANCIS..... | Some Reviews reviewed. |
| VIII. ANTOINE ZARY..... | L'Amour sur les Cimes, Roman, (suite). |
| IX. MANSOUR N. SHAKOUR Pacha..... | Les Chemins de fer en Syrie et leur développement. |

CARNET: du *Patriote*, du *Travailleur*, de l'*Administrateur*, du *Philanthrope*, du *Musicien*, du *Chroniqueur*, du *Bibliographe*.

LE CAIRE — 8, Rue Cheikh Aboul-Sebaa.

GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTÉS
S. et S. SEDNAÛI & Co. Ltd.

Le Caire, Alexandrie, Mansourah
(Egypte)
Paris, Lyon, (France)

*Les plus vastes et les plus riches assortiments
de toute l'Egypte.*

Pour paraître prochainement

CONTRE L'OUBLI

RECUEIL DE POÈMES

1914 - 1920

PAR

MARIUS SCHEMEIL

1 beau volume de 300 pages : Prix P.T. 25

Il n'en sera tiré qu'un nombre très-restreint d'exemplaires.
Souscrire dès à présent chez l'auteur: 8 Rue Cheikh Aboul-
Sebaa (Quartier Ismaïlia), Le Caire.

Revue

du

Monde Egyptien

MARIUS SCHEMEIL BEY, DIRECTEUR

Le Rôle de la Femme *

Je ne cherche pas à me dissimuler les difficultés de la tâche que je me suis imposée en abordant un sujet aussi vaste, et je ne doute pas que, malgré tout mon désir, je ne reste bien au-dessous. Le rôle de la Femme Française peut être en effet envisagé à des points de vue très différents; il dépend du milieu, de l'ambiance et, encore plus, des circonstances et souvent de la vie même de chacune. C'est pourquoi, il m'a paru intéressant d'envisager aussi bien les erreurs commises que les moyens de les réparer ou de ne pas y persister.

La femme de France a des devoirs tout-à-fait supérieurs par la raison même qu'elle est mise par tous les peuples sur un piédestal et qu'il est nécessaire qu'elle le mérite pour le conserver.

(1) Conférence donnée par Madame Edouard Jeramec, Déléguée de la Croix-Rouge Française, à l'Union des Femmes de France, au Caire en 1920.

Il suffit d'avoir voyagé à l'Etranger pour comprendre tout ce que comporte le titre envié de Française. Il veut dire bonté, charité, charme, esprit, élégance ; mais, avouons-le aussi, il comporte un certain cachet de légèreté et de futilité que nous devons nous appliquer à faire disparaître, et que les années de guerre, où presque toutes les femmes de France se sont montrées supérieures à tous les points de vue, nous aideront, et nous ont déjà aidées à effacer des esprits préconçus. Ce qu'était la femme de France avant la guerre, c'est ce qu'elle ne veut plus être, et ce qu'elle ne sera plus. Trop d'entre elles ont souffert dans leurs affections les plus chères pour n'avoir pas compris quel nouveau rôle leur est désormais assigné.

Imprévoyantes surtout, aimant le monde, les fêtes, évitant toute contrainte, fuyant parfois la Maternité Sacrée, qui devait l'éloigner des plaisirs, la femme en France n'avait pas aperçu les dangers qui la menaçaient dans ses enfants, dans son mari, dans ses frères. Elle avait oublié que, fidèle ange gardien du foyer, celui-ci la réclamait, et que ce n'est pas dans le luxe et les fêtes qu'un peuple dont elle est la mère se prépare pour les jours sombres.

Imprévoyantes, mais nous l'avons toutes été. Personne ne pouvait se douter de ce qu'était la guerre qui se préparait et, surtout, de ce qu'elle serait.

Nous nous étions toutes endormies dans une semi-quiétude, et nous n'avions pas aperçu l'orage. Non seulement nous ne nous étions pas préparées, mais nous y avons mal préparé nos enfants. Nous les y avons élevés avant tout dans l'étude, négligeant trop souvent pour eux le développement physique, la vigueur, les sports, l'endurance. Il a fallu leur belle énergie et leur indomptable courage pour que tous, Officiers comme Poilus, unis dans un élan patriotique inoubliable, aient pu, pendant près de cinq années, subir vaillamment ce choc formidable sur leur propre sol, ayant, jusqu'au seuil de la mort, la vision de leur Patrie, et sachant mourir le sourire aux lèvres.

A eux va, non seulement l'admiration de l'univers, mais la reconnaissance mondiale.

Nous, les mères,* les femmes, les sœurs, les infirmières, nous les vénérons pour les avoir vus, après avoir bravé les

pires dangers, braver les pires souffrances, presque toujours avec l'espoir de retourner prendre leur place au combat, et ayant toujours au cœur la certitude de la victoire.

Oui, il faut que tous ceux qui jouèrent un rôle dans ce drame tragique se ressaisissent, s'unissent et se reconnaissent. Il faut que nous pleurions ensemble les héros connus et inconnus qui sont tombés n'ayant pour linceuil que la gloire de leur sacrifice et qui, souvent, se sont immolés sciemment pour nous sauver.

Morts glorieux, c'est à vous que nous devons, après cinquante années, d'avoir pu relever la tête. Vous avez payé de vos deux millions de vies notre liberté, afin qu'aucune domination ne pût se prévaloir de la juste cause. Vous avez voulu nous rendre meilleurs, vous avez voulu que le malheur nous rapprochât, vous nous avez donné l'exemple en nous montrant la voie : à nous de nous montrer aujourd'hui les dignes mères de tels enfants.

Je sais fort bien que des devoirs impérieux ne permettent pas à chacune d'entre nous d'employer son existence entière à des œuvres charitables, et que c'est se montrer bonne Française que d'être la mère de famille attentive, la femme dévouée à son intérieur et au bien être des siens. Bien élever ses enfants, c'est servir son pays. Combien, du reste, ont donné leur mesure pendant les hostilités et ont su allier leur devoir patriotique au devoir familial.

Ne médisons cependant pas de celles que la vie journalière retient en des emplois utiles ou lucratifs, et disons nous que, parfois, bien volontiers, elles manifesteraient leur dévouement, si elles en avaient la liberté, et qu'elles ne seraient peut-être pas inférieures aux autres. Combien ont ainsi regretté amèrement d'être privées de se sacrifier à la cause commune.

Ce que nous n'avons pas fait avant la guerre, nous le ferons aujourd'hui. Il faut une entente cordiale entre toutes les femmes de bonne volonté, il faut que nous nous entraïdions dans les œuvres de charité sociale, laissant de côté les petites questions d'amour propre qui opposent le plus souvent leur

barrière à de nombreux bienfaits ; il faut accueillir toutes les bonnes volontés, les sérier suivant leurs inclinations, nous occuper des tout petits qui doivent continuer la gloire de la France ; il faut conseiller aux jeunes femmes de repeupler, sans s'inquiéter de la question de « bien être », puisque les pouvoirs publics sont disposés à les seconder ; il faut multiplier encore les œuvres de bienfaisance, déjà nombreuses, dans tous les domaines, et qui ne le seront jamais assez : —

1^o — Œuvres pour la prophylaxie de la tuberculose ;

2^o — Œuvres pour les enfants — depuis les nouveaux-nés avec les gouttes de lait, les crèches, les dispensaires, les consultations, en passant par les hospices, les hôpitaux, les garderies, pour en arriver aux œuvres pour adultes, aux œuvres d'après guerre. Créer des cercles de femmes, où ne seraient admises que les mères, les femmes ou les sœurs de nos héros ; elles y apprendraient à se reconnaître et s'en aimeraient davantage, en retrouvant un intérieur commun. Il faut songer enfin à tous ceux qui sont atteints dans leurs intérêts, et dont les foyers dévastés créent des besoins nouveaux et urgents. Mais ce qu'il faut, vous le savez toutes, aussi bien que moi, car beaucoup d'entre nous ont déjà fait plus et mieux que je ne saurais le dire, et aux autres il ne manque, pour y arriver, que l'initiative qu'elles sauront acquérir.

Si, avant la guerre, le rôle de la femme a été insuffisant et incertain, pendant la guerre, il a été généralement sublime. Oh ! je sais qu'on m'objectera nombre de femmes qui ont donné prise à des critiques, hélas ! très justifiées, dans un certain monde où, souvent, pendant que le mari se battait, elles avaient une conduite loin d'être irréprochable ; — celles qui touchaient des allocations leur procurant un bien être inconnu, qui gaspillaient sans compter et menaient joyeuse vie. Mais ce n'est pas à cette catégorie que nous nous sommes adressées, et nous leur opposerons facilement ces femmes admirables, qui ont su abandonner leur foyer confortable pour courir les hasards d'une vie primitive dont leur abnégation savait s'accommoder et qui ne craignaient ni les dangers, ni la fatigue, ni les privations, s'oubliant elles-mêmes au chevet des blessés, les entourant de délicates attentions et de soins maternels, à ce point

que les poilus, devant les *coiffes blanches*, les baptisaient du nom de « ma sœur » et le plus souvent de celui de « maman », mot où était contenue toute leur fervente admiration. Celles qui, ayant eu l'honneur d'être envoyées dans les postes avancés ou dangereux, recevaient dans leurs bras de pauvres enfants mourants qui, bien souvent, auraient pu être leurs enfants, qui s'endormaient en paix en sentant sur leurs visages se pencher des regards tendres et compatissants qui leur rappelaient, à leur heure dernière, la douceur du toit paternel.

Celles aussi qu'un travail ne rebutait pas, s'efforçant à tous les échelons de remplacer l'homme absent, et allant dans les campagnes, jusqu'à conduire la charrue, ou à ensemençer, pendant que le père ou le mari était aux tranchées, à ce point que, lorsque le paysan était de retour, on le voyait ému et troublé devant la femme dont il avait parfois méconnu tout le mérite, et qui lui apparaissait maintenant doublement précieuse.

Enfin, si je voulais tout vous citer, viendrait la longue et funèbre théorie de celles qui ont payé de leur vie leur incomparable sacrifice, qui sont tombées comme nos soldats, et que nous confondons, dans notre reconnaissance et dans notre admiration, avec nos vaillants héros.

Mais, si nous avons beaucoup fait, il nous reste encore bien plus à faire. Il faut commencer par lutter contre celles qui, dans leur for intérieur, se décernent un brevet de satisfaction et disent tranquillement : « mais la guerre est finie ».

Envoyez celles qui tiennent ce raisonnement dans les pays dévastés, dans les villages libérés, qu'elles voient les désastres que de nombreuses années d'efforts et de travail parviendront difficilement à ramener à leur prospérité d'antan; qu'elles méditent devant les milliers de tombes qui bordent les chemins et qui contiennent tant de joies disparues; qu'elles interrogent les paysans qui, devant leurs terres bouleversées, n'ont pas un mot d'amertume, fiers et heureux, après souvent de dures années de captivité, de retrouver leur sol natal, même meurtri, même ruiné, et qui se remettent courageusement au travail pour aider à rendre un peu de sa richesse à la France blessée, quoique victorieuse.

Mais un vent de plaisir semble, depuis l'armistice, avoir passé sur le monde. On veut s'amuser parce qu'il faut rattraper les cinq années de guerre qui ont opprimé la jeunesse; on a multiplié les dancings; le luxe est à l'ordre du jour et, sauf dans un cercle relativement restreint, véritable cercle de la charité, on a repris *la* vie; on a repris *sa* vie.

Mon appel, aujourd'hui, est destiné à nous rappeler à la réalité et à vous dire: « Mères, femmes, sœurs, parentes, amies de nos chers disparus, travaillons en commun au relèvement de notre pays, que les nôtres ont aimé au point de lui sacrifier de jeunes existences toutes remplies des plus belles promesses, et, en leur nom et en leur mémoire, unissons-nous pour être digne de l'exemple qu'ils nous ont laissé et qu'ils nous convient à suivre ».

Excusez-moi si je me sens impuissante ou maladroite à trouver les mots qu'il faudrait pour vous convaincre de tout le bien que vous pourriez faire et que vous aimeriez faire, j'en suis certaine. Mais ma maladresse vient de ce que pas plus que vous je ne suis conférencière et que la plus étonnée de me voir ici c'est moi même.

Infirmière comme vous pendant la guerre, éprouvée comme vous, et plus que la plupart d'entre vous, je n'ai pas estimé que mon rôle devait prendre fin; modestement j'ai cherché à rendre quelques services et j'ai eu la grande satisfaction d'y réussir quelquefois.

Car dans la joie, toute femme a le devoir de payer son tribut à la charité; c'est, je dirai, presque la rançon de certaines existences qui s'écoulent sans heurt à côté de celles à qui la vie a été cruelle. Mais dans le malheur ce n'est plus un devoir, cela devient presque un besoin; il faut faire du bien par des souvenirs chers, parce qu'on y éprouve une certaine satisfaction, parce qu'on sent davantage l'utilité d'élargir son âme, enfin pour le bien tout court, car le cœur des femmes contient des sources de charité inépuisables.

Toutes nous avons fait la charité, et ce n'est pas d'une aumône dont je veux parler: c'est d'aider d'une façon efficace des malheureux à sortir de peine, de les soigner, de les suivre, de les en-

courager moralement, de leur tendre la main au moment voulu. Si nous savons combiner nos efforts, si nous nous réunissons comme nous y convie notre chère Union, quel résultat merveilleux n'arriverons-nous pas à atteindre dans toutes les œuvres d'entraide sociale ! Réunissons-nous toutes sous le Drapeau Blanc de la Croix-Rouge, devenu l'emblème du ralliement universel, et tentons d'améliorer toutes nos institutions, nos écoles d'infirmières qui ne sont pas assez suivies. Installons partout de nouveaux dispensaires et organisons des œuvres à l'Etranger. L'on apprendra ainsi, en nous connaissant mieux, à aimer plus encore notre pays, la France, les Françaises ; enfin fondons les œuvres de propagande qui rendront notre Société plus prospère encore.

Excusez surtout cette causerie sans prétention qui ne contient aucune formule inédite, aucune philosophie transcendante, aucune doctrine extraordinaire, et n'y voyez que mon désir de rappeler à nos contemporains, qui paraissent trop aisément les oublier, les vieux commandements d'un évangile qui est éternel, évangile de liberté, de justice et d'amour.

Nous sommes au lendemain de la plus formidable explosion de violence qui ait jamais bouleversé le monde. En dépit des apparences, rien n'est moins en repos que la terre sur laquelle nous marchons, et il n'est moins mauvais d'avertir les danseurs et les danseuses, les jouisseurs et les jouisseuses que les cendres sont encore fumantes sous leurs pieds et que les abîmes ne sont qu'à demi refermés.

On assurait que lorsque la victoire serait venue, un magnifique fleuve d'idéalisme emporterait les peuples vers la lumière, que les êtres seraient meilleurs et que le sang de nos innombrables martyrs serait une semence de haute moralité.

Pourquoi, tandis que nous remontons les pentes, de tristes esprits s'appliquent-ils à les descendre ? Un véritable matérialisme s'est emparé des foules et nous assistons à une ruée des appétits vers le culte de l'argent qui amène la négation des scrupules.

A nous, femmes de France, de réagir ! A nous de défier ces puissances du mal, de luxe extravagant, cette peur de la maternité. Liguons nous contre l'indécente multiplication des

grandes villes et la désertion des campagnes, contre la tuberculose et la syphilis. A nous de briser les obstacles qui empêcheraient la résurrection rapide de notre chère Patrie.

Dans tous les siècles et dans tous les pays, quand l'humanité s'enfonçait dans les ténèbres, c'est la femme qui protégeait de ses deux mains les faibles et vacillantes lumières de l'espérance et de la bonté. Les grands idéals ont toujours été portés par elle, et lorsque les générations, retournant aux besognes barbares, se montrent couvertes de plaies, c'est encore elle qui, après les avoir guéries, leur rappelle qu'un jour viendra où, grâce à elle, le monde ne sera plus gouverné par la violence, mais par l'amour. — M^{me} EDOUARD JÉRAMEC.

The Mystery of Time.

II

In part I of this paper we dealt with the physical or purely durational aspect of Time, endeavouring, from the central point of the Second, to look along the vista in both directions, into the inconceivably short, the unspeakably long. Nevertheless our enquiries left us dubious as to whether we had *really* fathomed the mystery, or had merely obfuscated our brains with a medley of figures, and we decided to pursue the metaphysical line.

The reader is invited to consider two pronouncements, the first by one of our greatest scientific thinkers and the second by a leading metaphysician.

Thus Huxley: « Looking at the matter from the most rigidly scientific point of view, the assumption that, amidst the myriads of worlds scattered through endless space, there can be no intelligence as much greater than man's as his is greater than a black beetle's; no being endowed with powers of influencing the course of nature as much greater than his as his is greater than a snail's, seems to me not merely baseless, but impertinent. Without stepping beyond the analogy of that which is known. It is easy to people the cosmos with entities, in ascending scale, until we reach something practically indistinguishable from omnipotence, omnipresence and omniscience. If our intelligence can, in some matters, surely reproduce the past of thousands of years ago and anticipate the future of thousands of years hence, it is clearly within the limits of possibility that some greater intellect, even of the same order, may be able to mirror the whole past and the whole futures »

Huxley was, as we know, foremost amongst those who do not accept into their own body of thought any proposition that is not susceptible of definite physical proof - of actual weighing and measurement; nevertheless is it interesting to note how such minds unconsciously cross that impalpable line popularly supposed to divide the visible and the invisible, the ponderable and the imponderable. If Huxley could only explain the lower by postulating the higher, shall we mediocre individuals dare do less? To the *avowed* metaphysicians, then.

In the Introduction to a work entitled «Man; Whence, How and Whither » we read :

« Metaphysicians, ancient and modern, declare that Past, Present and Future are ever simultaneously existent in the Divine Consciousness and are only successive as they come into manifestation, i. e. under time, which is verily the succession of states of consciousness. Our limited consciousness, existing in time, is inevitably bound up by this succession: we can only think consecutively. But we all know, from our experience of dream states, that *time measures* vary with this change of state, though succession remains: we know also that time measures vary even more in the thought world and that when we construct mental pictures we can delay, hasten, repeat the succession of thought images at will, though still ever bound by succession. Pursuing this line of thought it is not difficult to conceive of mind raised to transcendent power, the Mind of Deity, containing within Itself all the mental images embodied in, say, a Solar System, arranged in the order of succession of their proposed manifestation, but all there, all capable of review, as we can review our own thought images though we have not yet attained to the Divine Power ».

These two statements are seen to be fully complementary, the one of the other. The reader will find, too, that if they are *studied* (and not merely *read*), their logic appeals more and more as their inner meaning breaks upon the intellect.

Now, whatever Time may be intrinsically — if we still wish to consider it in some sense an entity — there is no denying the fact that we know of it only through the medium

of our own consciousness. Thus, two factors enter into the problem, (a) this thing we call Time and (b) the human mind that tries to cognise it, both of which we may therefore attempt to analyse,

It will be recalled that we spoke previously of light vibrations, amongst others, of the group of 789 billions per second that represent to us the colour violet. We ask the reader, looking at a violet flower, for instance, to select *one* of those vibrations in a given second, preferably somewhere in the neighbourhood of the 400-billionth, and make clear to us where he would place it according to the Time scale — in past, present, or future. The reply is of course « In the present ». But the whole 789 billion lived their collective life within the space of one second.... and if we have not already extinguished Time as an entity, we have come dangerously near it. (Nor are light vibrations by any manner of means the most rapid known to us). We can go still further, taking three consecutive vibrations in the violet series, viz the one on either side of the particular ray we selected above. We should then thoughtlessly place the first in order in the past, the second in the present and the third in the future. This we do simply because we have allowed ourselves unconsciously to admit into our thought processes that much-discussed idea *Relativity* — the three vibrations become past, present and future only by reason of their relative positions in manifestation—and we have to ask ourselves whether the middle one of the three could have existed at all if it had not been buttressed on either side by Nos 1 and 3. Is not its so-called *present* merely the *dividing-line* between the preceding and the succeeding ray? The above is but an example : in every Time connection it is the same, we find ourselves quite unable to make time physical, it metamorphoses into something else just as soon as we attempt to analyse it. None of the senses of man can contact it. As will be observed also, we are already, with our scientific Cicerone, well over the borderline. Let us therefore proceed, thence, to consider the human mind and see whether this leads us to any better apprehension of Time.

— Says a scientific Theologian : « If our thoughts were as

swift as the molecules of hydrogen, terrestrial nature would seem numb, dead, motionless to our minds. If we can imagine beings who think more tardily than we do, in the above proportion, to whom our centuries correspond with five minutes of existence, the whole creation would seem to them a dizzy vortex or perpetual cyclone : such beings could have no time to apprehend a single phenomenon before it was whirled past them ». Purely materialistic science also tells us that a seemingly dead lump of coal is in reality a mass of inconceivable activity — moreover that it is (becomes palpable to us) solely on account and by reason of that activity. Perhaps therefore Time likewise is something less material than our senses cause it to appear. Suppose we consider it merely as *the play of our states of consciousness*, how will this help us in our probings ?

You are unhappy-time drags : you are happy-time flies. Place a happy and an unhappy individual side by side and glance at the clock.... *tick - tick - tick...* Does the clock differentiate? We can see from this how irrational we are when we cry «Time flies»-«Time drags», irrational, that is to say, in reference to the mechanical apparatus, not to our state of consciousness. We are all only too well aware that time varies with our feelings. Henry van Dyke expresses this as cogently as sympathetically when he says : -

Time is
 Too slow for those who weep,
 Too swift for those who fear,
 Too long for those who grieve,
 Too short for those who rejoice :
 But for those who love
 Time is not.

The question therefore arises whether we should, metaphorically, scrap the clock, or regulate our emotions. We are too apt to think that, despite all, the clock is right and that measured Time inheres throughout the Universe, strictly related to set conditions (there it is again, you see, *relativity* !)-that at any given moment, the world over, things are happening in the present. The fact we always overlook is that this wret-

ched chronometer of ours is a purely *artificial* time device, and we have become so accustomed to regulating our lives and intercourse with our fellow-men by its medium - to identifying planetary orbits with their cyclic periods - that we have lost our *natural* bearings and materialised everything to the last degree. *Angels don't wear watches.*

Yes, I think we must make up our minds to abolish the clock in this mental analysis: the question is, however, whether we should not also suppress Time itself - at least as an entity. The musician recks not of the «years» of arduous practice in his hunger for perfect musical expression: the artist gives as ungrudgingly the major portion of his life to the end that he may produce his perfect picture: the Soul of Man ever strives (unconsciously to the personality) to evolve to higher stages. As *Schleiermacher* asks - «What is all art and culture, if not your existence in the things to which you give measure, form and order? And how can both come to life in you except in so far as there lives immediately in you the eternal unity of Reason and Nature, the universal existence of all finite things in the Infinite?» The building-up in each case may involve what we popularly term time-processes, but the end and aim are Music, Art, Soul Evolution, which stand apart from Time as does the Principle underlying Music, as does the power of thought giving rise to things physically expressed, as does the sterling character wrought out of a life of strenuous moral effort, and all this is but a reflection downwards of the greater drama of Life wherein the Divine, as Harmonist, expresses the Music of the Spheres: as Artist, paints a gorgeous sunset; as Soul, manifests evolutionary progress - for we can not exclude even the Higher Powers, below the Absolute, from that mighty scheme whereunder nothing stagnates - the Law of Evolution.

The final truth seems to be that Time cannot be an entity at all, but is *Life itself*, expressed to us through states of consciousness. In phrase sublime, concept unspeakably grand, is this epitomised by the Three Initiates who wrote *The Kybalion* - «The All creates in Its Infinite Mind countless Universes, which exist for aeons of time - and yet, to the All, the

creation, development, decline and death of a million Universes is as the time of the twinkling of an eye ».

Let us step out into the night, turn to the starlit heavens, and behold those countless Universes.... aeons of time.. . the twinkling of an eye... and perhaps our pitiful mortal minds shall apprehend somewhat of the mystery - glimpse the Truth expressed by Paracelsus who said « Stars are *thoughts* of the Eternal Mind ». — R. G. MICKLAM.

Poésies

Douloureux Souvenirs

O temps qui effaces la douleur et le regret
tu n'effraies pas le souvenir!

(VIRGILE.)

O souvenirs immobiles des temps mobiles.

(LAMARTINE).

Notre temps qui ravit en ses lentes volées
Le chagrin obsesseur d'un cœur endolori,
Où l'éternel regret d'un amour déperî
Répandait en nos sens les caresses mêlées,

N'efface point l'éclat de nos roses fanées,
Que grandit en notre âme un heureux souvenir,
Ni l'amour de nos morts, qu'évoque le soupir,
Et qu'atteste l'ardeur des larmes égrenées.

O fleur qu'épanouit le printemps au réveil,
C'est ainsi que sortant de son profond sommeil
Toujours elle renaît dans ma sombre pensée.

Ame sœur, béni soit à jamais le doux lien
Qui tendrement m'unit, ô chère trépassée,
A votre ombre impassible, en un songe divin ! — M. KHAIRY.

La Loi

Laisse chanter la vie en toi
Avec le flot grondant des rimes ;
Va, — les yeux levés sur les cimes
Les plus hautes... Telle est la Loi...

Pour les humbles que l'on opprime,
Pour l'Idéal qu'on met en croix,
Que ton cri monte — magnanime —
Au dessus de toutes les voix...

Sois pur — La haine craint de mordre
A l'armure des preux... Sois fort !
Sers la Beauté, proclame l'ordre,

Le geste divin de l'Effort...
Et — quand s'approchera la mort,
Regarde la — sans défaillance —

Puis —, rentre en l'éternel silence. —ANDRÉ CORBIER.

Le Vieux Boudoir

(Poésie bleue)

A travers les stores tout bleus
Qui tombent sur chaque fenêtre,
Un doux crépuscule pénètre
Dans le boudoir silencieux.

Oh ! les canapés précieux
Recouverts d'une étoffe bleue,
Et, plus loin, cet Erard à queue
Que frôlèrent des doigts fiévriers !

.....

Et j'évoque, très attendri,
Une femme de bleu vêtue,
Et qui, dans l'ombre, continue
Sur le clavier presque jauni,
Une gavette interrompue... A. C. GÉRONIMO.

6 Mars 1921.

Molière et les Médecins de son temps

Comment nous soignons aujourd'hui son « Malade Imaginaire » (1)

A JOSÉ CANÉRI

Comment garder rancune à Molière de ses attaques contre les médecins de son temps, quand on sait que beaucoup d'entre eux ressemblaient de très près aux portraits-charges qu'il en trace ? Il suffit de parcourir les « Mémoires » de Saint-Simon et les « Caractères » de La Bruyère pour se convaincre qu'en peignant les types si amusants de Diafoirus et de Purgon, notre grand auteur comique n'exagérait guère. Ce dont on devrait plutôt s'étonner, c'est qu'une époque pourvue de praticiens si inférieurs à leur tâche, n'ait pas donné lieu à des critiques plus acerbes, plus malveillantes.

Nulle part mieux que dans le *Malade imaginaire*, Molière n'a mis en relief l'outrecuidante ignorance de ces thérapeutes dangereux.

Un « malade imaginaire » — dit fort justement Littré — est une personne la plupart du temps hypocondriaque qui, éprouvant des souffrances nerveuses très diverses, les rapporte à toutes sortes de maladies qu'elle n'a pas ». Or, n'est-ce pas précisément le cas d'Argan ? C'est un névropathe, à la fois irritable et déprimé : ses souffrances sont très réelles ; il n'a que le tort de s'en exagérer l'importance et d'y voir des symptômes de graves désordres organiques, qui n'ont jamais existé que dans son imagination. « Je sens de temps en temps », déclare-t-il à Toinette déguisée en médecin, « des douleurs de tête... Il me

(1) Résumé d'une Conférence donnée au Cercle Syrien, le 19 Janvier 1921.

semble parfois que j'ai un voile devant les yeux... J'ai quelquefois des maux de cœur... Je sens parfois des lassitudes par tous les membres... et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre comme si c'était des coliques ».

On ne saurait mieux traduire en langage vulgaire les stigmates les plus fréquents de ce que nous appelons, aujourd'hui, la neurasthénie gastro-intestinale. Comme ses pareils, Argan a de la céphalée, de l'asthénopie, des vertiges, de l'affaiblissement musculaire, de la dyspepsie atonique et douloureuse. Sa cénesthèse toujours troublée, jointe à l'impression de fatigue qui ne le quitte pas, l'entretient dans un état de crainte permanente à l'égard de la mort possible et lui suggère à chaque instant des préoccupations hypocondriaques qui achèvent de lui enlever ce qui lui reste de clairvoyance et d'énergie.

A ce neurasthénique timoré, qui tient à la vie malgré ses souffrances et s'attache désespérément à ceux qu'il suppose capables de le soulager, on souhaiterait un entourage intelligent et calme, des médecins compatissants et éclairés. C'est le contraire que les circonstances lui imposent. Il a pour femme une coquine éhontée, Béline, qui ne lui joue la comédie de la commisération que pour capter son héritage et qui l'oblige à supporter les impertinences de Toinette, la soubrette dont elle ne saurait se passer. Sa fille, Angélique, n'est guère commode à diriger, avec son jeune cœur trop inflammable et la haine ouverte dont elle poursuit sa belle-mère. Béralde, son frère, type d'accompli d'optimiste bien portant, aux idées étroites et superficielles, le blesse à tout propos par ses railleries intempestives, l'agace par son ton narquois et son sourire satisfait, s'acharne à détruire en lui tout espoir dans le secours si désiré des hommes de l'art. Froissé, rudoyé, ridiculisé, Argan, de plus en plus, se replie sur lui-même et s'absorbe dans la contemplation de ses chyles intérieurs ; il se mure enfin dans une sorte d'égoïsme défensif, qui subordonne aux exigences de sa santé les plus justes revendications du sentiment, les plus légitimes appels de la raison.

Restent ses médecins. En dépit de Béralde et de ses objurgations, Argan croit encore à la science et à ses vertus curatives. « Il est aisé », observe-t-il, à son frère, non sans quelque amertume, « de parler contre la médecine quand on est plein de santé ». Aussi est-il toujours prêt à s'incliner devant les clystères de M. Fleurant, dût-il lui en coûter très cher. C'est la même confiance aveugle dans les décrets

de la Faculté qui l'engage à choisir pour gendre un médecin, au mépris du penchant qui entraîne Angélique vers Cléante.

Malheureusement une telle confiance, si favorable d'ordinaire à la guérison des névropathes, ne lui est, dans le cas présent, que d'une médiocre utilité. Elle l'aide à supporter ses maux ; elle ne l'en débarrasse point. Ignorants, comme on l'était partout alors, des éléments mêmes de la pathologie et de la thérapeutique, Diafoirus et Purgon « savent de fort belles humanités, savent parler en beau latin, savent nommer en grec toutes les maladies ; mais pour ce qui est de les guérir, ils ne le savent pas du tout. ». L'un ne songe qu'à purger Argan, et à le saigner, au risque de l'épuiser par un abus inconsidéré de la méthode spoliatrice. L'autre, dans la leçon clinique qu'il donne à son fils Thomas par-devant Argan, félicite publiquement son élève d'être resté, comme lui, « attaché aux opinions des Anciens et de n'avoir jamais voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes du siècle ». Liés au passé par un respect absolu de la tradition Hippocratique, tous deux planent trop haut dans le ciel obscur de la métaphysique humorale pour s'intéresser pratiquement au sort d'un névropathe, dont les troubles multiformes et non décrits par les auteurs étaient bien faits pour les dérouter.

Ce n'est qu'après deux siècles d'efforts et de recherches que la médecine s'est enfin libérée des préjugés antiques, est passée du « pompeux galimatias » d'antan à l'observation impartiale des faits, a créé des cadres nosologiques qui englobent toutes les espèces connues ou à connaître ; depuis les maladies d'organes qui se traduisent uniquement par des symptômes somatiques, jusqu'aux affections nerveuses qui, comme chez Argan, se compliquent de désordres psychiques, tels que l'hypocondrie et l'aboulie. La neurasthénie, en particulier, a été bien étudiée depuis Beard, en tant que névrose distincte et autonome. Il n'est plus permis désormais de se rire des Argans modernes. Quelle forme que revête sa maladie, le neurasthénique a droit à toute notre sollicitude ; car, soigné de bonne heure, avec les procédés dont nous disposons aujourd'hui, il est de règle qu'il guérisse.

*
* *

Tous les neurasthéniques, certes, ne ressemblent pas au héros de Molière. Celui-ci appartient à la catégorie la plus nombreuse, je dirais volontiers la plus banale, celle des « geignards », comme les avait bap-

tisés Charcot. Ces malades conservent souvent les apparences de la santé ; « ils marchent, dorment, mangent et boivent comme les autres », observe Toinette, et leur entourage se borne à dire d'eux qu'ils « s'écouent trop », qu'ils « se frappent », qu'ils « ont pris l'habitude de gémir » ; quelques-uns même ont le teint frais, le regard animé, le geste vif et la parole aisée ; ils apportent, à exécuter ce qu'il leur plaît, une activité fébrile. Ce sont eux qui passent surtout pour des « malades imaginaires » : en niant l'existence de leurs souffrances, on s'évite l'ennui de les plaindre.

Il en est par contre, dont l'œil atone, le visage sombre, l'attitude inerte, feraient penser à des troubles organiques sérieux. Les moins favorisés d'entre eux joignent à une impressionnabilité extrême un insatiable besoin de méditer sur les causes de leurs maux. Etre douloureux, tout ensemble fragiles et résistants, incapables de mourir des malaises qui les minent, ils aboutissent, selon l'heureuse expression de Régis, « à une sorte d'automatisme mental qui, peu à peu, les dédouble et les rend les témoins attristés de leur propre vie intérieure et de ce qui existe ». Plus ils sont intelligents, plus ils se complaisent à cette « ruminatio[n] psychologique » qui multiplie à l'infini l'écho de leurs sensations pénibles. Certains acquièrent ainsi dans l'auto-analyse une incomparable et navrante virtuosité ; ils constituent, pour ainsi parler, une aristocratie du pessimisme et se consolent de souffrir par l'orgueil d'une sensibilité exaltée jusqu'au paroxysme.

Mais cette longue pratique d'un subjectivisme exclusif fausse l'optique mentale. On comprend que les confesseurs de l'Eglise catholique aient proscrit, sous le nom de « délectation morose », ces méditations malsaines sur la douleur de vivre et de penser. A quelque cause lointaine que se rattache cette déchéance finale du vouloir — nervosisme héréditaire, éducation manquée, émotions dépressives, surmenage, maladies, etc. — il importe de lutter contre elles sans délai. Il faut tirer ces malades de l'erreur égocentrique qui les paralyse, les arracher à la tyrannique emprise du doute, les amener à sortir d'eux-mêmes par un entraînement habile et progressif de la volonté agissante.

Pour mener à bien cette œuvre délicate, ce n'est pas trop des nombreuses ressources que comporte la psychologie clinique et thérapeutique. La « maîtrise de soi », cette « faculté d'énergique et durable concentration du moi en vue de l'effort à accomplir », comme la

définit Régis, ne peut être rendue aux soi-disant « malades imaginaires » qu'aux prix d'une patience sans limites et d'un tact à toute épreuve, mis au service d'une connaissance approfondie du cerveau humain et de ses réactions pathologiques. Le « spécieux babil » des deux Diafoirus serait aussi déplacé, dans des cures de cet ordre, que l'ou-trecuidante brutalité d'un Purgon qui ne craint pas de jeter à Argan, en guise d'adieu, ces désolantes paroles : « Je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l'âcreté de votre bile, à la féculence de vos humeurs..., et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours, vous tombiez dans un état incurable ».

Cela fait rire au théâtre ; mais qu'est-ce là, en somme, sinon une exagération plaisante de ce qui se passe dans notre vie de tous les jours ? Combien de médecins, et des mieux intentionnés, gourmandent leurs clients neurasthéniques avec une rudesse qui veut être loyale et ne réussit qu'à être maladroite, pour ne pas dire saugrenue ! D'autres, il est vrai, mûris par l'âge ou par l'expérience, ne s'émeuvent guère des exigences de ces malades, ni de leurs éternelles lamentations. Ils se tiennent pour quitte en vers eux quand ils ont essayé sans succès, pour les soulager, les préparations pharmaceutiques courantes ou les agents physiques ordinaires. C'est de la meilleure foi du monde qu'ils renoncent à leur être utiles : ils les laissent s'enfoncer inexorablement dans une tristesse morne et résignée ; et, plus tard, lorsqu'un hasard quelconque pousse le patient dans le cabinet du psychologue, il n'est souvent plus temps d'intervenir : tout ressort moral est brisé, l'asthénie nerveuse est parvenue à son terme ultime, une usure organique irrémédiable compromet d'avance la réussite du traitement le plus efficace et le plus rationnel.

Eh bien, qu'ils le veuillent ou non, ces honnêtes et prudents confrères pêchent, à leur insu, par un véritable excès de Diafoirisme. Comme le médecin-consultant d'Argan, ils se déchargent trop volontiers sur la routine traditionnelle du soin de venir en aide aux névropathes ennuyeux ou compliqués. Comme lui, en effet, ils ne se croient « obligés qu'à traiter les gens dans les formes », et ils contresigneraient sans hésiter cette lapidaire déclaration de principes : « pourvu qu'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de ce qui peut arriver ». Fort bien ! Mais les règles s'usent, les formulents se transforment : à notre époque de progrès

scientifique indéfini, de nouvelles méthodes surgissent sans cesse, qui font éclater les cadres vermoulus de l'ancienne thérapeutique. Quand on est trop âgé pour changer sa conception de l'art de guérir, ou trop occupé pour se tenir au courant des doctrines les plus récentes, il ne reste qu'un parti à prendre en présence des cas difficiles ; celui d'en confier l'étude et le traitement à un spécialiste autorisé.

Si ces sages préceptes de déontologie professionnelle étaient universellement connus et pratiqués, nous verrions moins de « malades imaginaires » devenus incurables par la faute de leur médecin ; ce seraient autant de forces vives conservées à la collectivité, autant d'âmes soustraites à l'action dissolvante du pessimisme, qui est la pire forme du malheur.

DOCTEUR PAUL VALENTIN.

Some Reviews reviewed.

Of the many Reviews that express—or are supposed to express—English (London!) thought, I have chosen seven (a lucky number) which seem to me the most characteristic:— they group themselves automatically thus:

The *Cornhill & Blackwood*, two “men of the world” of the Empire and its outposts, Reviews of action, giving us what our countrymen have actually seen and done at home and abroad;—

The *Fortnightly* and the *XIXth Century*, staid vehicles for the superior publicist, the man who specializes in this or that race, or country, or writer, or statesman; who, from his Club, or his big office-armchair, will analyze the Army, the Navy, the Entente, or anything else you like, with the weight and authority of the Home Office Expert;—

The *National*, and the *English Review*, two free-lances tilting, the one with the zeal of Peter the Hermit, the other with the self-pleasing fantasy of the unlicensed jester:—

Lastly, the *Round Table*, manned by those young propagandist knights who, crammed to the eyelids with every possible fact and figure on every possible theme, strive (even today, and after many failures!) to mould the world to their own theories.

Then with that premise, “à l'œuvre!”

Blackwood's alone, “et pour cause!” of the first six, has nothing to say on the Keats centenary; not yet has it lived down Lockwood's vicious indiscretions. The *Cornhill*, however, more conscience-free, has an interesting little account of the poet at Winchester.

“India on the Threshold” is a characteristic *Blackwood* article, condemning those loose-lipped Montagu reforms and showing shrewdly that the nationalist movement (like all nationalist movements!) is of bourgeois origin and maintenance. And bourgeoisie to the

student of Sociology, means discontent inasmuch as the bourgeois is not of an atavistic class and has no *inherited* place in the state.

Mr. Harris writes admirably on the pro German self-interested opportunism of Raisuli. Col. Butler describes the tragedy of Wrangel's evacuation and the beautiful scenery of Moda Bay. Major Bashford precludes a series on "the Little States" with Memel and Libau.

"From the outposts"—always a fine feature of Blackwood's—presents Mingtos, Kukis and other remote Indian Hill personages.

"Musings without method"—another feature—are ferocious against Lord Reading and others of the Chosen Race, unfitly chosen, the Muser thinks, for the East, Far or near!

The *Cornhill* opens with Bennet Coplestone's account of early English Seapower, includes a curious little tale by Mrs. Arthur (Violet) Jacob, a vivid Story of South America by Mr. Vahey, a promising first instalment of a Serial by Captain Blennerhasset, and some illuminating recollections, by his son, of Locker Lampson, that clever Society rhymester. I quote one verse, his last:

Who broke the plate?
 "I" said G. Locker, "I"
 "Ere Kate could cock her eye,
 "I full of mockery,
 "I smashed the crockery,
 "I broke the plate.

In the XIXth, Sir John Davidson gives a fine exposition of Nivelle's failure on the Somme, and the saving counterpoise of the British offensive which disorganised Ludendorff's plans for Russia and Italy.

Mr. Prescott's comparison of Lloyd George and Napoleon III is suggestive, if superficial. He omits Lloyd George's real talent, the use, with such rapidity and accuracy, of other men's brains and work. Napoleon III may have been a clever publicist; Lloyd George is a gifted "rédacteur".

Harold Hodge (once of the *Saturday Review*, if my memory serves me) is optimistic in his "Sursum Corda". After all, the cranks used all the rope they had to hang themselves—interesting and variegated scarecrows on the field whose dragon-tooth seed will bring forth a harvest of peace in due time, Major Bashford appears again as an

exponent, of Germany's inherent commonsense and solidity, as even the Semi-Official Institutions (the State Economic Council) are her backbone. His one fear is as to her strength to conquer her Frankenstein Monster, Bolshevism.

Fiume, the poet's dream city, the Carnaro Constitution, his one real legacy, are skilfully set forth. D'Annunzio, unlike Plato, holds Music to be a safeguard and not a danger to a State.

Mr. Chancellor describes Keat's journey to Rome. Mr. Wyatt Tilby, better known as an Imperially historical publicist, discourses on memory. Mr. Basil Worsfold and Mr. Prevost Battersby, also publicists, write, after their kind, on the Empire Administration and South Africa. Anyhow, they are sounder and safer than such tourist scribblers as Hamilton Fyfe!

Sir Cyprian Bridge defends the battleship against the submarine; his quotation of Lord Jellicoe rather damns the latter "in re" Jutland!

Sir Herbert Warren, in a charmingly written article, compares the modern to the ancient Humanities. Languages in either connote understanding; and the two are friends in reality, not rivals. He quotes Charles-Quint, but forgets "German to my dogs!!"

Lastly, Mr. H. G. Wells throws all the bricks he can find against various critics in a vain attempt to build a wall of safety round his cherished Bolshevist illusions.

In the *Fortnightly*, Sir Michael O'Dwyer contrasts British and native methods with effect.

Sir Thomas Barclay gives pathetic personal reminiscences of Bethman Hollweg, too well-meaning and painstaking to be the genius the moment demanded.

Mr. Hurd, like Sir Cyprian Bridge, defends the battleship with authority: it was the fate of the drowned submarines that caused the German naval mutiny, and, as for aircraft, Mr. Hurd might have added that even when we had the derelict Goeben at our mercy, our air bombs could not smash her up.

Mr. Carter, in a distinct teutonic phrase, points out how Germany, independent of money trusts, is expressing, in her Theatre, the "organized dramatic will of the People."

T. Moulton explains Keat's sense of Beauty and his "ideal of Peace in which the creative faculty can best work."

Dr Ernest Baker, the well-known Library Expert, is worth reading on scientific administration of Public Libraries, as is Mr. Julius Price on the "Hermitage" pictures. Let us hope the Bolsheviks really have replaced them!

And, finally, Captain Usher is interesting on shortage of capital and the futility of indemnities as restoratives for the exchanges.

The *English Review* takes us into the land of freaks, damns the Government for the trade slump (but without much comfort as to remedies), also the "International Financiers", and prophesies — that is the Editor's pet theme — the bankruptcy of England.

Miss Cicely Hamilton argues that as fast as women develop their claims to their due part in public life, men (serpents that we are!) will find new safeguards for the old régime of the three K'S.

Mr. Rodker's "study", May Sinclair's "Lena Wrace", Mr. Ford Madox Hueffer's diagrams of poets and curses against the wicked influence of facts, are fantastic and not without originality.

As usual, there is some rather "staccato" half-balanced poetry; but perhaps the most characteristic feature is a daft and self-conscious screed by one A. S. Gray, a "wood wye" and evidently unsuccessful fanatic of sorts.

The *National Review* is less freakish if not less forceful. Mr. Maxse has much to say on American Anglophobia, on German ability to pay and the futile leniency of the Peace Conference, on French intolerance of incompetent Cabinets, and on the "Chequers" cabal.

Captain Dewar joins the Chorus of battleship defenders. The mine is the best weapon against the "guerre de course" of the submarine.

Stephane Lauzanne, Editor of "Le Matin", gives an admirable portrait of Delcassé as the real architect of the Entente Cordiale.

Sir Henry Lawson pleads for Alderney, less favoured for taxation and finance than her sister islands of the Channel. Lady Bathurst expatriates on goat-keeping, Mr. Mc Kane on Badminton, Mr. Stutfield on Roman Sectarianism and its evil effect on Ireland, and Miss Constance Hope on household bookkeeping.

Jubilation Day is a charming picture of "Banana Land" (wherever in Central Africa that may be). And it is a pleasure to find such a reposeful anticlimax crowned by the final Editorial tribute to Gervase Elwes most charming and high-minded of men, and most spiritual of

singers—the ideal interpreter (Mr. Maxse forgets that) of Elgar's dream of Gerontius.

If my opening excursus has any value, readers will know what to think of the *Round Table* on Imperial themes. Here we see again the "British Commonwealth of Nations" scotched at a certain War Conference but again raising a bruised head. The defence of President Wilson and his ideal League (both "backnumbers" now!) is in keeping, as are the articles on the Dominions, the Brussels Financial Conference, the Problems of Europe, the Coal Strike, Reprisals in Ireland and the Anglo-Japanese alliance. One article however, of interest here:—"Egypt a nation", will serve to enlighten us on the whole. It sketches the emergence of Egypt from a "Levantine Dead End" in 1800 into its present position as a strategic and economic clearing house (only second to Constantinople) for East and West. These last are my own words, for the Sketch is of the Sketchiest, and the writer forgets or never knew that, as early as 1780 or so, Sonnini had foreseen the economic possibilities which Napoleon started to realize. Then it gives us the following two statements which speak for themselves! One, that our occupation was prolonged by reason of the Mahdi revolt and the need of regaining the lost provinces (when the British Government had insisted on their abandonment!), and, two, that, of all Autocrats, Lord Kitchener was the most Autocratic,—Lord Kitchener, whose real talent was his business management in contrast to the political aspirations around and about him! However, the immediate Future (more immediate, may be, than the appearance of these lines) may throw yet more light on the opinions and aspirations of the casuist author of the article.

In a word, Lord Milner's young men (how far they now are from him!) may call their *Review* non political; but they cannot for all their ability, hide their real aim, namely a Corner in Imperial ideas, to be developed (if their methods had succeeded!) into...—well let those judge who will, and **as the Future may show**.—R. FRANCIS.

L'Amour sur les Cimes

ROMAN INÉDIT

V

La troupe fit un crochet pour traverser Zermatt.

Par ce temps splendide le village offrait une grande animation. Tous les excursionnistes étaient dehors.

Par les ruelles défilaient de longues théories de *Cook's tours*, se rendant aux sites réputés accessibles aux *molassons*. Des familles nombreuses les suivaient, avec l'espoir de jouir, sans bourse délier, du boniment des *cornacs* ; mais les grands coureurs de montagne, partis avant l'aube, manquaient au tableau. En revanche, force Anglais des deux sexes s'abouchaient avec des guides pour des grimpées et des escalades prochaines. Tous ces insulaires se redressaient, avec l'air digne et le souci de bonne tenue qui distingue les Anglo-Saxons. On eût juré qu'ils entendaient, à cette haute altitude, la voix de leurs maîtres les exhorter patriotiquement à se tenir droits pour soutenir l'honneur de l'Angleterre !

Des Allemands, à la barbe fleurie, vastes bedaines, pipes énormes, trimballées d'enfants, musaient devant les étalages des marchands d'écaïlle, ou s'arrêtaient aux petites boutiques, sur la porte desquelles on voyait ces mots fatidiques : Ici on marque les batons.

Les joueurs de tennis, suivis de Bonifer, dont le chapeau empillonné excitait les rires, s'arrêtèrent devant un montreur d'ours en train d'exhiber son élève.

Dressée sur ses pieds de derrière, la bête plucheuse, courte et trapue, dansait, les yeux tristes, aux sons agressifs d'un rauque tam-tam.

Cette vue indigna Bonifer. Il pensa, de cette danse, avec Figaro, qu'il fallait se hâter d'en rire de peur d'en pleurer.

Mais Irène se remettait en marche et toute la troupe des joueurs de tennis quittaient Zermatt pour regagner l'hôtel Morgenroth.

Pourquoi le savant éprouva-t-il une joie sensible lorsqu'il vit la belle personne franchir le seuil de la maison où lui-même gîtait ?

Il n'aurait pu le démêler..... Toutefois lorsque l'arrivée vers le milieu du vestibule, elle tendit la main au poète et que celui-ci, la saisissant comme une chose très précieuse, y posa longuement ses lèvres, la joie de Joseph se dissipa ainsi qu'une fumée légère qui disparaît en laissant une âcre odeur.

Le savant indécis s'arrêta avec l'air de quelqu'un qui délibère ; Tout à coup il entra dans le bureau de l'hôtel, où se trouvait l'aimable caissière. Il se mit à feuilleter le registre, sur lequel les nouveaux arrivants inscrivaient leurs noms. Sa simple calligraphie ornait l'avant-dernière page. Les lettres en étaient petites, admirablement formées, un peu descendantes, ainsi qu'il arrive aux scribes modestes, rangés, timides et défiants d'eux-mêmes. Il revit aussi le paraphe fulgurant de Loys qui le fit sourire.

Bonifer, bon graphologue, y lisait toute la légèreté, la secrétivité, l'égotisme et l'inconsistance du soi-disant pyrthonien.

Durant qu'il essayait de deviner le nom de la sirène dans les dernières signatures, la caissière lui conta les menus faits de la maison.

— L'hôtel est au complet, disait-elle, les dernières chambres ayant été données, hier au soir, à monsieur et à mademoiselle Staimbourg de Paris.

Le sang de Bonifer ne fit qu'un tour dans ses veines, pour se précipiter tempétueusement vers ses joues velues.

— Mademoiselle Staimbourg ?.... Est-ce cette personne blonde récemment entrée avec les joueurs de tennis ?

— Précisément, dit la caissière ; son père est un entraîneur parisien connu : Polydore Staimbourg, celui que les gens de la profession appellent familièrement Poly-Stain ?

Non, Joseph ne savait pas, n'ayant de sa vie, mis le pied sur un hippodrome, ni risqué, même de très loin, le plus petit louis au Pari Mutuel.

— Ils sont seuls ? dit-il gauchement, ne sachant comment interroger la caissière.

— Non, Monsieur, il y a aussi un petit fox-terrier fort gâté et exigeant.

— Ah ! Mascaro ! pensa Joseph, et d'instinct il rentra vivement en son gilet les bouts flottants de sa cravate neuve.

— Justement voici Monsieur Staimbourg susurra la caissière.

A l'instant même Bonifer fut possédé du désir de quitter le bureau.

Le père d'Irène lui inspirait une terreur panique. Cette phobie nerveuse, qu'il n'analysait point, mais dont il subissait cependant la rigueur, le porta à s'éloigner précipitamment sur la pointe de ses gros souliers de montagne. Le dos rond, raclant le tapis du manche de son filet d'étamine, afin de ne point accrocher les tentures, il atteignit la porte. Son chapeau qu'il avait remis dessus sa tête, auréolait son visage de la guirlande déjetée des papillons morts, et sa barbe, houspillée par le vent, imprimait à ses traits bonasses un aspect patibulaire.

Monsieur Staimbourg, arrivant sur le seuil du bureau, toisa le personnage hirsute en passant.

Il n'avait plus le cigare à la bouche, son habit n'était plus taillé dans un tissu à grands carreaux. C'était un complet de grand chic, ainsi qu'un homme du meilleur monde en peut porter.

Sa prestance était remarquable, sa taille fort élevée, sa charpente osseuse, sans un pouce de graisse sur tout le corps ; les cheveux drus, poivre et sel, l'œil bleu d'acier, les lèvres rases. Rien ne rappelait en lui les charmes de sa jolie fille. Ses traits, largement taillés, comme ébauchés par l'illustre Rodin, ne manquaient pas de grandeur. Effectivement, il avait quelque chose d'imposant dans le visage : un nez puissamment aquilin avec, sur l'arête, une bosse proéminente, un nez massif, tout en cartilage, un nez en poignée de sabre, combatif, agressif, tout au rebours de celui de Panurge, qui était en manche de rasoir.

L'appendice nasal de Poly-Stain impressionna Bonifer, quand il passa auprès de lui fièrement porté par son maître.

L'entraîneur marchait en compas, ayant ce pli du cavalier, qui creuse, en cercle, les jambes chez le véritable homme de cheval.

A travers le monocle qu'il portait vissé à l'arcade sourcilière, Monsieur Staimbourg dirigea de haut, sur le savant, un regard froidement blagueur.

Bonifer n'en fila que plus vite, les yeux baissés, non toutefois, sans avoir remarqué les bottines mirifiques dont était chaussé l'entraîneur.

Ces chaussures avaient ceci de particulier qu'elles étaient tricolores.

res, étant faites de deux cuirs fauves de tons différents et d'un vernis noir, brillant comme une glace. Joseph, dans sa simplicité, s'offusqua de ce luxe dispendieux, étalé, dès le matin, dans un pays de montagne, et il prit motif de cela pour suspecter les qualités sérieuses de l'homme de cheval. Il se l'imagina futile, dépensier, illogique, pour se parer de pareilles bottines sur un sol hérissé de roches vives et de cailloux meutrisseurs d'orteil.

Durant qu'il grimpa l'escalier menant au premier étage, il entendit la basse taille du père d'Irène, disant à la caissière :

— Type cocasse, avec sa guirlande ;

A quoi elle répondit, indulgente :

— C'est un homme bien aimable et même un grand savant, je vous assure, monsieur !

— Maboul nonobstant, le coco fêlé, je le prends pour tel à dix contre un, répliqua l'entraîneur,

— De qui parle-t-il donc ? se disait Bonifer intrigué, car il ne voyait personne dans le vestibule et il eût aimé à rire, lui aussi, aux dépens du maboul enguirlandé.

Mais sa figure seule se reflétait dans une haute glace et cette image familière ne lui sembla point grotesque, bien au contraire.

Il lui envoya un coup d'œil amical avant de pénétrer dans la chambre à deux lits qu'il partageait avec Loys da Silva.

VI

Quand Joseph entra dans la chambre commune, la pensée encore occupée de la belle joueuse de tennis, Loys avait déjà transformé la pièce en une sorte de déballage de marchand à la toilette.

Partout des vêtements étendaient leurs tissus froissés sur les chaises ; du linge de luxe, fleurant des parfums violents, encombrait les deux lits, et les trois tiroirs de la commode, grands ouverts, laissaient apercevoir des gilets de toutes couleurs, de toutes formes, depuis les *souvenirs* en tapisserie au petit point, brodés par quelque blanche menotte, jusqu'aux fastueuses créations — qu'un artiste génial avait taillées dans le brocart ou le poul de soie richissimes. Des monceaux de cravates traînaient dans tous les coins.

Bonifer haïssait le désordre, aussi s'arrêta-t-il sur le seuil, l'air assez mécontent et oublia, du coup, les questions qu'il se promettait de poser au poète.

— Hâte-toi de pénétrer, dit celui-ci et ferme la porte, je suis en nage, tu vas me faire gagner le coup de la mort.

Il disait cela aigrement, fort occupé à se dévêtir en grande presse.

Le savant obéit sans mot dire, ne voulant rien répliquer de fâcheux à ce personnage en caleçon de soie, jaune serin, dont la ceinture s'adornait d'un orgueilleux monogramme ponceau, tout semblable à ces cachets de garantie que l'on voit rougeoyer sur la panse des flacons de liqueurs fines.

Loys retira ce caleçon afin de prendre son tub.

Déjà une eau tiède parfumée et laiteuse était préparée dans un arrosoir de nickel.

— Prend-le, dit l'esthète à l'entomologiste et asperge-moi au plus vite, je suis glacé!

De fait, sa figure était pâle — oh ! si pâle ! que Joseph alarmé allait lui proposer incontinent ses services médicaux, quand il s'avisa que cette étrange pâleur provenait d'une épaisse couche de pommade au blanc de baleine.

— Te voilà emberlificoté comme une théâtreuse, ne put-il se retenir de s'écrier.

L'esthète répliqua nerveusement :

— Je combats, avec les armes ordinaires, la morsure du hâle de montagne. Un brun n'est tolérable qu'avec un teint blanc et, pour mon malheur, j'ai dans le sang une trop forte dose de chlorophille ; au moindre coup de soleil : crac ! ma peau se tache comme celle d'une panthère.

— Peu importe, pourvu que la santé soit bonne, dit Bonifer.

— Sot que tu es ! Au près des femmes, ce n'est point cela qui triomphe, mais la distinction, mais la *morbidesse*, le dandisme le plus quintessencié.

— Tu fais erreur, objecta le savant ; notre siècle aime la vigueur, toujours un gaillard de plein air, bien râblé, plaira aux belles.

Il se regarda dans l'armoire à glace, où son galbe massif se reflétait auprès du corps dévoilé de Loys.

Violent contraste qui égaya soudain Bonifer, dont le rire chevalin éclata en hennissements aigus et trompettants :

— Hi ! hi ! hi ! hi !

Il y avait positivement de quoi rire. Loys dépouillé de ses atours apparaissait, au milieu du tub de voyage fait d'un caoutchouc mol et

usagé, dans toute la maigreur de son corps, plus long que large, fluet et glabre étrangement. Sa poitrine, rentrée vers l'épigastre, rendait plus saillant encore le jeu des côtelettes et ses jambes de faucheur, où pas un pouce de mollet ne se pouvait voir, esquissaient, dans le tub, quelques entrechats pleins d'impatience :

— Diable ! remarqua l'ex-médecin ; tu as joliment besoin de te suralimenter, mon pauvre ami ! Je conseille : jaunes d'œufs, farineux en purées, cervelles et bières double de nourrice, voilà ton régime :

— Tais-toi, animal obèse et prends l'arrosoir au plus vite.

Tandis que Joseph, toujours serviable, l'aspergeait en conscience, le poète ne cessait de crier :

— Plus près donc ! Une affusion n'est pas une douche ! L'une calme, l'autre excite le système nerveux. Arrose-moi comme une fleur délicate.

Tout en recevant, sur sa mince échine, les goutelettes refroidies de l'arrosoir, l'esthète jetait des cris, d'un ton de nez impayable, aux grands éclats de rire de son doucheur bienveillant.

Durant qu'ils s'adonnaient et se lardaient d'aigres réparties, M^{lle} Staimbourg procédait, également, à sa toilette du soir.

Irène, en qualité de fille d'Ève, ne pouvait échapper au despotisme vestimentaire, qui fait de la parure d'une femme un article de telle importance que la moins vaine y sacrifie des instants inimaginables ! Néanmoins, si sa *glorie* de *professionnal beauty* exigeait qu'elle éclipsât les rivales, du moins agissait-elle avec une célérité louable. Le temps de passer un fourreau de tulle bleu pâle, pailleté d'argent, qui dévoilait avec art ses délicieuses épaules, puis de lier d'un ruban d'azur les flots dorés de sa chevelure splendide, le grand œuvre était accompli !

Comme elle mettait à son col l'indispensable fil de perles, moins nacrées assurément, que sa blonde chair, M. Staimbourg entra, en smoking, une rosette énorme et multicolore au revers, l'œil blagueur, sous le monocle, et le verbe argotique à son ordinaire.

S'étant emparé du vaporisateur, dont il doucha copieusement sa promesse de calvitie tonsurale, il dit à Irène :

— As-tu vu le type aux papillons morts ?... quelle bille ! quel ciboulot ! Une tronche epastrouillante, à faire hurler les gosses !

— Je l'ai vu, c'est le même qui, dans le train, eut des *chichis* avec Mascarò, sourit-elle.

A voir son nom, prononcé par une bouche si chère, le petit

bull, pelotonné sur le lit, bondit, en donnant de la voix, réveillant, chez son ennemi, une aversion aussi injustifiée que tenace.

Irène se hâta de dire, pour détourner l'attention de son père, qu'elle avait, aussi, vu l'esthète :

— Très chic, tu sais papa ! C'est un poète, un conférencier à la mode, et avec ça un nom épatant : Loys da Silva !

Elle en avait plein sa jolie bouche, et respirait une rose blanche, qu'elle méditait de placer à son corsage.

L'homme de cheval renifla, ainsi qu'il avait accoutumé quand son humeur tournait à l'aigre :

— A-t-il un puissant monceau de galette ? tout est là, ma pauvre enfant.

Un rire méprisant gonfla la gorge de la jolie créature :

— Pffût ! Ce que je m'en fiche !... Au tennis, du jarret, de l'œil et pas de nerf, voilà le principal.

Son père lui expliqua que tout partenaire était un prétendant en expectative, et qu'il estimait les poètes plus riches de rimes que de rentes sur l'Etat ; qu'à tout perdre, il se déliait de ce *pierrrot* tiré à quatre épingles, et la pria de tenir ce purotin déguisé en gentleman, à distance, ajoutant qu'il était las de faire les honneurs d'une beauté sans cervelle, d'une défaite aussi laborieuse :

— Ma faction dure depuis cinq ans, Irène... j'ai droit à la relève, conclut-il rudement.

Boudeuse, Mlle Staimbourg oubliait sa rose, qu'elle mordillait à belles dents, et ses prunelles de velours sombre jetaient de courtes flammes ; mais elle ne soufflait mot.

Polystain en profita pour corser sa mercuriale :

— Ton manque de jugeotte me navre salement, après le turbin que j'ai eu à te dresser en vue du Struggle.

— Ouf, et ouf !...

— Ecoute ton père, méchante gamine !... Veuf de bonne heure...

— Ah ! la rengaine !...

— Tais-toi !... Veuf de bonne heure, et bel homme, je pouvais piquer au mariage dans les quatre à cinq cent mille balles, mais mon cœur voulut t'éviter la mâtatre... n'est-il pas juste, en retour de mon sacrifice, que tu fasses une fin huppée ?... Ta beauté printanière est, certes, un brillant capital ; tout de même diantrement temporaire, dont il te faut trouver le placement stable au plus vite car, par la sang-

bile ! je ne suis pas monté à Zermatt par le funiculaire, moi qui déteste la montagne, pour redescendre bredouille, ou amoché d'un gendre gueux, dans le genre de ce Monsieur attaqué des vers !

Les beaux yeux d'Irène lançaient maintenant des éclairs :

— Papa grognon, hérisson, rasoir ! éclata-t-elle. En voilà un savon, pour un petit flirt à peine commencé !

Elle jeta sa rose au milieu de la chambre, où Mascaro la saisit et s'en joua frénétiquement.

M. Staimbourg, très digne, mais inquiet de la tournure que prenait l'entretien, capeya devant la bourrasque, assurant la révoltée, qu'au fond, il était ravi d'avoir procréé une *sportswoman*, dont on pouvait dire, selon les termes consacrés, qu'elle était une fine lame, un fusil imperturbable, une raquette précise, une manette déconcertante et qu'elle montait comme un cow-boy, possédait, sur le bout du poing et du pied : boxe, savate, canne ; enfin un produit *français*, dernier aéro, un peu *là*, fit ce père fortuné, expliquant d'un mot *poilu* le caméléonisme féminin, si vaste qu'il émerveille toujours.

Une volée d'aigres coups de cloche coupa le dithyrambe paternel :

— Le premier *memorandum* du dîner, dit-il, en tirant un chronomètre extra plat ; et revenant à sa marotte matrimoniale, il se permit un conseil :

— Si, par hasard, le gros homme aux papillons morts, était collé, il faudrait l'avoir à l'œil, ma petite fille.

Un cri d'horreur lui répondit :

— Ah ! Dieu !... jamais ! fut-il bardé de millions.

Et soudain apeurée :

— C'est effrayant, quand on y pense, ces mariages bâclés avec le premier venu !... Ah ! si maman vivait encore, elle me comprendrait... tandis que toi !...

— Moi ? je ne veux que ton bonheur, voilà ma récompense ! mais, c'est réglé, toute femme est ingrate ou folle ! .. Ce que je dis du gros homme est logique cependant !...

— Non ! c'est un panné !

— Qu'en sais-tu ?

— J'ai vu ses bagages : néant !

— En ce cas, dit l'homme de cheval, d'un ton rogue : rien à faire ! Allons dîner, et souviens-toi qu'en voyage, il faut se méfier de tout le monde ! — ANTOINE ZARY.

Les Chemins de fer en Syrie et leur développement*

Si j'avais choisi pour sujet de ma conférence le développement d'une pensée philosophique ou la discussion de quelque théorie à la mode, cela eût sûrement renfermé plus d'attrait que le canevas plutôt aride que je vais avoir l'honneur de développer devant vous. Toutefois en évitant autant que possible de m'attarder aux détails techniques, je réussirai peut-être à vous le présenter sous un aspect moins sévère.

Comme tant de ces choses qui sont entrées dans nos habitudes, le chemin de fer est une de ces créations dont nous utilisons les services couramment sans daigner lui accorder de temps à autre un peu de notre attention, et en réfléchissant trop rarement aux commodités, aux plaisirs, aux avantages de toutes sortes dont nous serions privés s'il n'existait pas.

Or, il y a près de cent ans que la première ligne commerciale de chemin de fer fut inaugurée, et il est probable que le centenaire de cette inauguration sera célébré prochainement avec une certaine solennité ; on parle même en France d'une entreprise cinématographique dont un film reproduirait les principaux épisodes de cette merveilleuse invention. Vous me permettrez donc de retracer en quelques mots l'histoire de la locomotive et du chemin de fer avant d'aborder le sujet principal de cette causerie.

Le chemin de fer est devenu un facteur si important dans la vie économique de l'humanité qu'il est difficile de s'imaginer qu'il y a

* Conférence prononcée par Mansour N. Shakour Pacha, Président d'Honneur de l'Association Libano-Syrienne des Anciens Elèves des Ecoles Supérieures, sous les auspices de la dite Association, le 20 Mars 1921 à 5 h. 1/2 p.m. au Shepheard's Hotel, au Caire.

quatre vingts ans à peine ce moyen de transport était généralement inconnu. Du temps de nos aïeux les moyens de transport les plus rapides étaient la diligence, la chaise de poste, ou la malle poste, vulgairement appelée « panier à salade » et dont la carrosserie était en osier pour obtenir la légèreté voulue. Ces véhicules étaient traînés par 4 ou 6 chevaux que l'on changeait à des relais placés de 8 en 8 km. Le voyageur, à cette époque relativement récente, mettait 5 jours pour faire le trajet de Paris à Lyon, alors qu'actuellement le rapide de la Côte d'azur fait ce trajet en 8 heures. Encore un exemple : Avant 1860, le voyageur venant d'Alexandrie au Caire faisait ce trajet, en partie par barque, et en partie à dos d'âne ou de mulet, et ne mettait pas moins de 6 jours à l'effectuer. Voilà un voyage que goûteraient peu les hommes d'affaires de nos jours ainsi que nos élégantes mondaines qui d'habitude prennent d'Alexandrie l'express du matin en déjeunant à leur aise dans le wagon restaurant, et retournent souvent le même soir chez elles pour remplir leurs devoirs sociaux ou leurs obligations de famille.

Certaines découvertes de la science marquent de nouvelles étapes dans l'évolution de l'humanité; elles sont, pour ainsi dire, les leviers de la civilisation. Telle est l'invention de l'imprimerie dont Sieyès disait, en 1789 : « l'imprimerie a changé le sort de l'Europe, elle changera la face du monde. »

Un levier plus puissant que le précédent a été l'utilisation de la vapeur. Le moteur a révolutionné le monde industriel et la locomotive a surpassé certainement tout autre moyen de transport. On se rend compte facilement de ce qu'est ce puissant facteur de la civilisation par l'effet qu'il produit dans les pays qui l'adoptent. Comme par enchantement il métamorphose les contrées qu'il traverse. Ainsi, en Tunisie, dès l'origine de l'occupation française on crée des chemins de fer et, en moins de dix ans, tout est transformé : les villages arabes font place à des rues bordées de constructions européennes, les tramways y circulent, l'éclairage y est installé, le commerce et l'activité s'y développent. Dans les campagnes, les fermes s'élèvent avec rapidité sous l'influence de ce progrès et mettent en valeur de riches étendues de terres qui, hier, ne rapportaient rien et qui procurent, aujourd'hui, aux marchés de l'Europe les produits les plus variés.

Il en est de même pour l'Anatolie. Mr. Whigham dit dans son livre "The Persian Gulf" ;

« The material change which has come over Asia Minor since
 « railways were introduced into the coast fringe is indisputable. The
 « British Railway, called the Smyrna-Aidin line, turned the famous
 « valley of the Meander into a smiling garden, and the Kassaba line,
 « originally British also, but now a French concern, has developped
 « similar agricultural riches a little to the north...

« Thanks to the Anatolian Railway system, the Anatolian plateau
 « is becoming the great granary which it ought always to have been.
 « Every year fresh land is brought under cultivation, and between
 « Eregli and Konia I passed through miles of standing wheat in a district
 « which a year or two ago was as innocent of the plough as Sahara...
 « The extension of railways will double the trade of Asia Minor within
 « ten or fifteen years. »

Ces exemples peuvent se multiplier indéfiniment. En Amérique, en Afrique, aux Indes, en Chine, partout on est témoin des miracles qu'à opérés le chemin de fer dans le développement économique des pays où il a pénétré. A ce propos, nous croyons utile de rappeler, en quelques mots, l'histoire de la locomotive.

Comme pour toutes les inventions, la locomotive n'est le produit des travaux ni d'un seul homme, ni d'un seul peuple. Elle est le résultat des efforts constants d'hommes de génie appartenant à deux nations, la France et l'Angleterre.

Son histoire peut être divisée en plusieurs étapes. L'invention de la locomotive fut précédée de celle de la voiture à vapeur dont elle est dérivée.

De 1680 à 1784, on a l'idée qu'on doit arriver à la découverte de la voiture marchant seule. Divers essais sont faits dans ce sens, mais sans résultats concluants.

De 1784 à 1830, les essais et les tâtonnements se poursuivent en vue de créer une voiture marchant sur rails.

De 1830 à nos jours, c'est la mise en pratique et le perfectionnement de la locomotive.

Ainsi, en 1680, Isaac Newton imagina une voiture mue par la réaction de la vapeur, mais son projet demeura irréalisable.

En 1769, un français, Nicolas-Joseph Cugnot, inventa une voiture à moteur. Un essai fut fait qui montra qu'avec diverses modifications, l'invention pouvait être utilisée. Ce fut seulement en 1784 que le célèbre inventeur Watt construisit un modèle de locomotive devant déve-

lopper une vitesse de 10 à 13 km. à l'heure, mais qui resta à l'état de modèle.

En 1808, Trevithick, associé de Watt, construisit une locomotive marchant sur rails. Cette machine fonctionna quelque temps à Londres ; mais sa vitesse était très faible et un accident la mit hors de service. En 1827, un français, Marc Seguin, inventa la chaudière tubulaire et l'appliqua à une locomotive qui fonctionna sur le chemin de fer de Gisors à Rives de Giers ; c'est de cette locomotive que dérive la locomotive actuelle.

Enfin, en 1828, un concours fut ouvert afin de choisir le meilleur mode de traction pour la ligne de Liverpool à Manchester. Quatre machines furent présentées :

la « Persévérance »	due à Burstall
la « Sans Pareille »	due à Hockwork
la « Nouveauté »	due à Bractwock Ericson
la « Fusée » (The Rocket)	due à Stephenson

C'est cette dernière machine qui remporta la victoire.

Son poids était de 4 tonnes et elle remorquait une voiture contenant 30 voyageurs ou un wagon portant 13 tonnes de marchandises à la vitesse alors considérable d'environ 20 km. à l'heure.

En examinant le plan de cette machine, on remarque que les cylindres sont placés en biais et qu'ils n'agissent que sur un seul essieu. Comparons maintenant cette machine avec la machine moderne, on remarque que les cylindres agissent directement sur les trois essieux de la machine par l'accouplement extérieur de ces essieux. L'avantage de cette modification est la suivante : la force de traction d'une locomotive dépend de l'adhérence des essieux moteurs ou des roues motrices aux rails. Or, avec une seule paire de roues motrices, on risque de les voir patiner si le poids à remorquer est considérable, le frottement entre les roues et les rails n'étant pas suffisant. En accouplant les autres roues de la machine aux roues motrices, on augmente proportionnellement l'adhérence. Ceci constitue une des principales modifications ; d'autres, de moindre importance, trop nombreuses pour être décrites ici, ont été également adoptées. Qu'il nous suffise de dire qu'entre « la Fusée » constituée par quelques centaines de pièces et la machine moderne dont les différentes parties atteignent actuellement environ 4.000, il y a, comme vous le voyez, un progrès énorme. La machine moderne est arrivée au poids de 100 tonnes et plus,

alors que la « Fusée » ne pesait que 4 tonnes. La force de la machine moderne est portée à 500, 600 et même 800 chevaux et elle est capable de remorquer à une vitesse de 80 km. à l'heure un train pesant de 400 à 500 tonnes. Il y a un point qu'il faut signaler et qui est un obstacle à l'augmentation de force de la machine moderne : c'est le foyer. Le foyer doit être contenu entre les roues dont l'écartement est réglé par la voie ; or, on est d'accord de ne pas employer un écartement dépassant 1 m. 44 cm. au delà duquel il est impossible d'augmenter la largeur du foyer. Pour accroître la puissance de la locomotive moderne, on est donc obligé d'allonger autant que possible le foyer ; mais, là aussi, on est limité par la longueur, par les efforts que doit déployer le chauffeur pour assurer le chauffage. On a alors imaginé plusieurs moyens pour surmonter cette difficulté. Mr. Thuile, ingénieur des Chemins de fer de l'Etat Egyptien, inventa, il y a quelques années, et fit construire une locomotive dont le foyer dépassait les roues. Cette locomotive, qui a coûté à son inventeur un travail et des peines considérables, a été malheureusement la cause de sa mort ; car, en faisant les essais, en France, au moment même où il entra en gare, il fut tellement distrait par le fonctionnement de sa locomotive, qu'il se pencha en dehors pour en examiner une partie du mécanisme et il se heurta contre un montant. Cet accident eut pour lui des conséquences fatales. Comme ceux qui s'intéressaient à cette affaire ne réussirent pas à faire adopter cette machine en Europe, je me chargeai de la faire connaître moi-même en Amérique lors d'un voyage que j'y fis en 1902. Mais les grandes usines ne voulurent pas davantage en adopter le système ; tout leur outillage s'adaptait à la construction de foyers et de chaudières du type ordinaire, et comme elles étaient déjà surchargées d'ordres pour le pays et pour l'étranger, elles ne trouvaient pas de leur intérêt d'introduire une nouvelle forme de locomotive. Ce qui n'empêche pas que les exigences des moyens de transport moderne pourront un jour avoir pour effet de ressusciter cette machine.

Pour vous donner une idée de l'avantage du transport par chemin de fer, je n'ai qu'à vous citer un exemple : supposons que nous ayons des marchandises d'un poids de 500 tonnes à transporter du Caire à Assiout, (une distance de 380 km.), et que nous soyons obligés de nous servir de l'ancien moyen de transport, soit le chameau. Il ne nous faudrait pas, pour cela, moins de 2.700 chameaux, le poids moyen que chaque chameau peut porter étant de 180 kilogs. La caravane de

chameaux ainsi formée aurait une longueur de plus de 10 kilomètres et mettrait 10 à 12 jours pour faire le trajet. Or, avec le chemin de fer, ce même poids de marchandises pourrait être transporté du Caire à Assiout dans un délai de 10 à 12 heures et par un seul train.

Maintenant que nous avons vu ce qu'est la locomotive, nous examinerons sommairement la voie sur laquelle elle circule. Cette question, bien qu'apparemment simple, est assez complexe en réalité, et je me rappelle bien des discussions entre ingénieurs sur le mérite relatif de telle ou telle forme de rails et le genre de traverses à employer : bois, acier, ou même béton armé ; discussions soutenues avec âpreté et déterminant quelquefois un antagonisme sérieux entre les partisans des différents systèmes. Mais tout cela est trop du domaine technique pour que j'ose vous en importuner. Il en est de même de la question des signaux avec leurs appareils perfectionnés qui atteignent jusqu'à la délicatesse et à la précision d'une pièce d'horlogerie et jouent un rôle si important dans la sécurité de la circulation. Il ne faut pas oublier non plus l'aménagement des gares, l'arrangement des voies et tous les problèmes de ce genre dont dépend l'exploitation avantageuse d'un réseau. Quant à la question importante des ponts, viaducs, bâtiments et autres travaux d'art, tout cela forme un domaine spécial dont l'exposé, même sommaire, lasserait votre patience et qu'en conséquence je n'oserais aborder ici. Il y a, toutefois, une branche de notre sujet à laquelle je dois toucher pour rendre plus claire l'étude de la question que nous allons examiner : c'est celle qui se réfère aux diverses circonstances qui déterminent la nécessité d'établir un chemin de fer, ainsi que l'alignement à lui donner. Nous avons vu plus haut les grands avantages qui résultent de la création d'un chemin de fer. On entend souvent des personnes peu compétentes en la question se plaindre amèrement du Gouvernement, si c'est l'Etat qui possède le réseau, ou de la Compagnie qui en est concessionnaire, parce que telle localité ou tel village ne sont pas desservis par une voie ferrée. Or, pour justifier la construction d'une voie, il faut qu'elle puisse rapporter des revenus en rapport avec les frais qu'elle entraîne, ou qu'on puisse escompter les bénéfices qu'elle rapportera ultérieurement. Il n'est pas toujours nécessaire que le pays desservi soit déjà exploité, ou même habité, car, comme nous l'avons vu plus haut, le chemin de fer amène à sa suite la prospérité. On pourrait citer des exemples nombreux de

vastes territoires, jadis vierges et encore à l'état de nature, qui furent gagnés à la civilisation sitôt qu'ils furent desservis par le chemin de fer : telles, par exemple, les vastes prairies de l'Amérique ou du Canada, tels des territoires illimités en Afrique et en Asie. Dans ces régions, rien n'existait avant que le chemin de fer y circulât ; mais une fois cela fait, elles devinrent en peu d'années des contrées peuplées et florissantes.

Ceci nous rappelle ce qu'un de nos amis, ancien ingénieur et brasseur d'affaires, nous disait un jour : « Posez des rails et vous retirerez de l'or.

La question de construire ou de ne pas construire la ligne dépend, comme nous l'avons dit, de son revenu probable par rapport à son coût de construction. En supposant que la zone à parcourir promette un avenir commercial assez florissant, la question du coût de construction doit être ensuite résolue, et elle dépend de l'alignement à donner. Problème en général assez difficile à résoudre ; mais qui, dans cet heureux pays d'Égypte, paraît d'une solution singulièrement facile, car le pays est plat, et on peut presque tirer une ligne droite entre les divers points à unir et procéder de suite à l'estimation des terrains à exproprier et aux travaux nécessaires à faire pour traverser les cours d'eau, etc., qui se trouvent sur l'alignement. Mais dans un pays accidenté ou montagneux, comme le sont certaines parties de la Syrie, le problème est bien plus compliqué.

Les deux facteurs les plus importants dans cette question du choix de l'alignement sont : 1° les hauteurs à franchir. Ceci est réglé par la pente la plus raide qu'on puisse adopter sur la majeure partie du parcours, et par l'importance des travaux d'art à construire, tels que ponts et viaducs. Ainsi pour une voie d'un écartement normal de 144 cm., sur laquelle on prévoit la circulation de trains de marchandises, la pente ne doit guère dépasser 1 ‰, c'est-à-dire, qu'on peut poser la voie en montant de 1 mètre pour chaque 100 mètres de longueur. Toutefois, on pourrait considérablement augmenter cette pente à des endroits en nombre limité, tels que les abords des travaux d'art et des tunnels, sans cependant exagérer, car à ces endroits, on serait peut-être obligé d'employer des machines supplémentaires pour aider le train à franchir la pente, ou bien on aurait à subdiviser le train en plusieurs parties pour permettre à la locomotive de faire monter chaque partie séparément. Ces procédés sont toujours coûteux et entraînent une perte de temps. Il faut donc réduire ces pentes excessives autant que

possible sur le parcours d'une ligne, comme nous l'avons dit précédemment.

Quant à la question des travaux d'art, tels que ponts, etc., leur établissement dépendra de celui de la ligne ou, en d'autres termes, on ne serait justifié à construire un pont de grand développement à travers une vallée que si l'importance de la ligne comporte cette dépense. Ce problème se pose d'une façon toute particulière pour la ligne à voie normale que les Beyrouthins demandent pour relier leur ville avec l'intérieur. Ils prétendent, à juste titre, que la ligne à crémaillère de Beyrouth à Damas ne suffit pas pour assurer la communication avec l'intérieur de la Syrie, et qu'avec le temps il faudra un autre réseau. Mais nous examinerons cette question plus loin. Nous nous bornerons pour l'instant, à passer sommairement en revue les divers réseaux de chemin de fer de la Syrie.

Avant la guerre, il existait en Syrie 3 catégories de réseaux :

Le réseau concédé à des Français, le réseau concédé à des Allemands, le réseau appartenant à l'Etat (ligne du Hedjaz).

Le réseau français comportait les lignes de Beyrouth à Damas — Damas à Merzérîb — Rayak à Hamah et Alep — Homs à Tripoli — et Jaffa à Jérusalem ; les lignes de Tripoli à Homs et de Damas à Merzérîb furent détruites pendant la guerre.

La ligne Jaffa-Jérusalem a également bien souffert : 20 km. de voie furent d'abord supprimés par les Turcs entre Jaffa et Ludd ; puis entre Ludd et Jérusalem ils adoptèrent le même écartement que la ligne du Hedjaz, c'est-à-dire 1 m. 05 pour les 67 km. qui restaient. Plus tard, en 1917, l'armée anglaise ramena cette ligne à l'écartement de 1 m. 44 pour la raccorder avec la ligne de Kantara, et sur la section Jaffa-Ludd elle posa une voie de 0 m. 75 aboutissant au port. On se rend compte combien ces destructions puis ces modifications successives, les déplacements des gares, la perte d'outillage et de matériel, etc., ont bouleversé une entreprise qui apparaissait florissante en 1914.

Il importe de considérer aussi qu'à part la ligne Rayak-Alep, pour laquelle la Société Française concessionnaire jouissait d'une garantie kilométrique de 13.600 frs., elle avait construit 352 autres kilomètres sans garantie ni subvention, alors que les Allemands avaient obtenu une garantie de 15.500 frs. pour 3.180 km. sur les 3.239 km. qui leur avaient été concédés.

La Société Française mérite donc la reconnaissance de la Syrie pour avoir, sans l'appui d'une subvention ou d'une garantie, triomphé de mille difficultés et aidé puissamment au développement des transactions commerciales du pays.

Sans doute, elle n'a pu réaliser les bénéfices qu'elle escomptait, mais nous espérons que, si de nouvelles concessions lui sont accordées, et qu'ainsi, elle soit à même de compléter son réseau, elle arrivera à la situation solide et prospère due à ses longs et persévérants efforts.

En dehors de la reconstitution et de la remise en état des voies existantes, il y aura évidemment d'autres sections à établir qui rendraient les plus grands services au pays et en même temps constitueraient pour les capitalistes un excellent placement, telle par exemple que la construction d'une ligne qui desservirait le Bekka le long de la vallée de Léontès (Litani), etc... Mais cette étude est trop longue pour que je la fasse ici et je me réserve de la développer à une prochaine occasion.

Nous voyons, par ce qui précède, qu'il n'y a pas de débouché pratique pour ces réseaux de l'intérieur, sur la côte de la Syrie, ou, en d'autres termes, il n'y a pas de ports syriens reliés avantageusement avec l'intérieur. Or, chacune des échelles de Beyrouth, de Tripoli, et d'Alexandrette peuvent l'être.

Nous avons déjà dit que les Beyrouthins réclament cette communication à grands cris, soutenant que le chemin de fer à crémaillère entre Beyrouth et Rayak ne peut transporter que 75 tonnes par train, qu'il est obligé de grimper à une hauteur de 1.400 mètres environ pour traverser le Liban et qu'il est, par conséquent, tout à fait incapable de servir de débouché au réseau de l'intérieur. Ils craignent surtout que le trafic de l'intérieur ne se porte vers Caïffa, ce qui ferait perdre à Beyrouth toute son importance. Ces considérations sont fondées, mais il est également très vrai que le problème de relier Beyrouth à l'intérieur par une voie normale est bien difficile. Nous avons vu tout à l'heure que la question des pentes est de grande importance ; or, pour rester dans la limite prescrite, il faudrait pour ce chemin de fer un alignement d'un développement considérable pour traverser le Liban, et, bien que l'on puisse réduire, dans une certaine mesure, la longueur de cette ligne par la construction d'un tunnel traversant le col le plus élevé, le coût de ce travail, et l'étendue du trajet qu'auront

à faire tous les trains qui y circuleront doivent être pris en considération ; car ils détermineront une dépense initiale et des frais d'exploitation très grands. Le résultat justifiera-t-il cette mise de fonds ? Voilà un problème difficile qu'auront à résoudre les ingénieurs compétents qui seront chargés ultérieurement de ce travail. Sans être prophète, nous pouvons prévoir que cette question sera le sujet de bien des discussions avant d'être résolue à la satisfaction de tout le monde. Toutefois nous sommes sûrs qu'on fera les efforts et les sacrifices voulus pour garder à la belle et historique ville de Beyrouth la priorité dont elle jouit depuis si longtemps sur les autres échelles du Levant. Examinons maintenant une autre des échelles mentionnées ci-dessus, celle d'Alexandrette.

En considérant la carte de la Syrie on est frappé par la situation avantageuse que présente la baie d'Alexandrette et qui lui permettrait de devenir un des plus beaux ports de la Méditerranée. Mais si tout concourt à ce que cette création se réalise, il n'en est pas moins évident que ce port perdra énormément de son importance s'il n'est pas relié directement à l'intérieur par une ligne de chemin de fer à voie normale. Or, Alexandrette est dominée par le massif de l'Amanus, comme Beyrouth l'est par celui du Liban. Toutefois, en ce qui concerne Alexandrette, il n'est pas aussi difficile de résoudre la question au point de vue technique que pour la ligne de Beyrouth.

En suivant la côte vers le Sud sur un certain parcours, nous arrivons à l'embouchure de l'Oronte, ce magnifique fleuve dont nous a parlé dernièrement Mr. Ed. Béchara dans son intéressante conférence sur le « Régime des Eaux en Syrie ». Nous pensons qu'il y aurait moyen de trouver un passage praticable, le long de la vallée de l'Oronte, d'où on pourrait atteindre sans trop de difficultés la belle et intéressante ville d'Antioche ; de là à Alep l'alignement ne présenterait pas de grandes difficultés techniques. L'avantage de cet alignement serait de desservir une grande étendue de terrains d'une remarquable fertilité qui n'attendent que le bras de l'homme et les moyens de transport pour acquérir de nouveau la richesse d'autrefois. Dans sa conférence précitée, Mr. Ed. Béchara nous a fait prévoir la possibilité de relier Alexandrette à l'Euphrate par un cours d'eau. Voici une deuxième corde à l'arc d'Alexandrette : celle d'être reliée par une voie directe avec Bagdad.

Nous arrivons maintenant au dernier point qui nous intéresse

dans cette étude, très sommaire, il est vrai, des chemins de fer et de leur développement dans nos pays. On entend souvent parler de la ligne du Cap au Caire, "The Cape to-Cairo Railway". Ce titre est devenu un "catch word", comme on dit en Anglais, et évoque en nous des conjectures sur le développement des vastes territoires que cette ligne desservira ultérieurement. Or, nous avons, chez nous, pour ainsi dire, les éléments d'un projet dont la réalisation portera des fruits qui, au point de vue de l'importance mondiale, ne le céderont en rien à ceux auxquels on s'attend de la ligne du Cap au Caire. Il est vrai que la construction de la route internationale dont nous allons parler n'est pas entourée de l'auréole de célébrité dont jouit celle du Cap au Caire. Ainsi nous ne pouvons guère avoir le plaisir de raconter des histoires de lutte entre le personnel du Chemin de fer et les bêtes fauves, telle par exemple que celle du télégraphiste de l'Ouganda qui dut se barricader avec sa famille dans sa maison pendant qu'un tigre faisait une inspection minutieuse de la gare; encore moins celle de ce sémaphoriste qui, après avoir allumé ses lampes, se préparait à descendre du sémaphore, lorsqu'il aperçut au pied du signal un lion qui se pourléchait les lèvres dans l'attente de l'aubaine qui allait lui tomber du ciel, et qui ne se résigna à renoncer à sa proie que quelques heures plus tard, à l'approche d'un train. Non, notre ligne est moins intéressante à ce point de vue, mais, tout de même, elle sera, elle aussi, un grand facteur dans le développement mondial du progrès. Vous avez certainement deviné de quelle artère importante je veux parler. Je perçois son nom sur vos lèvres: oui, c'est bien de la ligne du Caire à Constantinople qu'il s'agit.

Quelle magnifique perspective se découvre à nos yeux quand nous pensons aux possibilités de cette ligne majestueuse reliant, comme elle le fera, l'Égypte, la Palestine et la Syrie, ces pays à la glorieuse histoire, ces berceaux de la civilisation, du progrès intellectuel et moral, qui, aujourd'hui, après des siècles de léthargie, secouent leur torpeur, comme l'a si bien indiqué le grand artiste Mohammed Mokhtar, dans le monument dont il compte bientôt doter l'Égypte: « Le Sphinx se réveille. » Par une coïncidence extraordinaire, ce sphinx, qui, maintenant, redresse majestueusement la tête, tient son regard dirigé vers la Palestine et la Syrie. Ce beau tableau est plus qu'une simple allégorie sortie de l'imagination d'un maître, c'est une véritable inspiration.

Revenons maintenant aux considérations pratiques que doit nous suggérer la création de ce chemin de fer international. Les obstacles les plus importants dans sa construction sont déjà surmontés ; car sous l'impulsion de la grande guerre les parties les plus difficiles en ont été construites ; nous voulons parler des lignes de Kantara à Gaza qui traversent le désert, et des tunnels en Anatolie percés dans les magnifiques chaînes de montagnes du Taurus et de l'Amanus. Les diverses sections qui, une fois reliées ensemble, formeront la ligne Caire-Constantinople, sont les suivantes :

— Du Caire à Ismailia et Kantara (double voie normale) 192 kilom.

— De Kantara à Rafa (double voie normale) 203 kilomètres.

— De Rafa à El Full (voie normale simple) 352 km.

— De El Full à Rayak (voie étroite) 161 km. en passant par Mezerib, Deraa et Damas.

— De Rayak à Alep (voie normale simple) 370 km.

— D'Alep à Haidar Pacha (voie normale simple) 1344 km. en passant par les tunnels de l'Amanus et du Taurus, par Adana, Yenidjé, Darak, Bozanti, Konia, Afium, Karahissar, Eskishehir, Haidar Pacha.

Il y a toutefois un point de cette ligne qui offre certaines difficultés : c'est la traversée du canal de Suez. Faut-il l'effectuer à l'aide d'un tunnel ou sur un pont ? Le Gouvernement Egyptien et la Compagnie du Canal s'en occupent, et, sans divulguer des secrets d'Etat, nous pouvons dire que les études de ce travail ont été confiées à Mr. Raimondi, le sympathique et éminent chef du Service des ponts des Chemins de fer de l'Etat. Mr. Raimondi vient de faire une tournée aux Etats-Unis pour étudier les grands travaux du genre, car, comme on le devine, le Nouveau-Monde ne se laisse pas arrêter par les difficultés de la nature pour réaliser les nombreux grands projets qu'appelle son territoire. Nous pouvons donc être assurés qu'entre les mains de Mr. Raimondi, le projet ne tardera pas à être complété en vue de relier les sections dont nous avons parlé ci-dessus.

Pour relier El Full avec Rayak, on a deux alternatives : la première, de transformer en voie normale la ligne de El Full à Mezrib, Damas et Rayak et, par ce moyen, de rejoindre Alep. La deuxième, de relier St. Jean d'Acre avec Beyrouth par une ligne suivant la côte et passant par Tyr et Sidon.

De St. Jean d'Acre à Tyr, la distance est de 40 km. sur lesquels

9 km. présentent, au point appelé « Ras el Nakoura », certaines difficultés à surmonter, la montagne « Ras el Abiad » s'avancant jusqu'à la mer. Il faudrait, ou bien y pratiquer des tranchées, ou bien percer quelques petits tunnels en certains endroits; le reste de la ligne serait assez facile à établir.

De Tyr à Sidon (35 kilomètres) la région n'est pas très accidentée et la pose de la voie ne serait pas très difficile.

De Sidon à Beyrouth (40 kilomètres) la ligne pourrait également être établie sans difficultés.

La longueur totale de la ligne St. Jean d'Acre-Beyrouth serait ainsi de 115 km. et de cette dernière ville on pourrait rejoindre Rayak par la ligne dont nous avons parlé plus haut.

Ce dernier tracé aura le grand avantage de rendre le Liban plus accessible aux Egyptiens qui rechercheront dans ces montagnes la fraîcheur de l'été et en feront leur lieu de villégiature. Il plairait ainsi aux Syriens de voir venir chez eux leurs frères de la vallée du Nil, dont le pays offre une si large hospitalité à leurs compatriotes depuis tant d'années. On pourrait même dire que l'Egypte est devenue leur seconde patrie. Les anciens, en parlant de l'Egypte et de la Syrie, les traitaient de pays jumeaux. Il est donc désirable et naturel que ces jumeaux soient de plus en plus efficacement unis pour ce qui est de leurs intérêts économiques.

Nous arrivons ainsi à Alep, d'où une voie normale, qui existe déjà, s'étend jusqu'à l'Amanus et au Taurus. Là, les tunnels construits pendant la guerre par le génie Allemand permettent l'accès à Konia dans l'Anatolie. Les ingénieurs responsables du tracé de cette ligne ont, pour en raccourcir autant que possible le développement, employé des pentes excessives aux abords des tunnels, arrivant en certains endroits à des pentes de 1 mètre de montée pour 40 mètres de longueur. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, ceci exige le fractionnement du train pour permettre aux machines de le remorquer, travail qui cause une perte de temps considérable. Toutefois comme il y a dans le voisinage de ces tunnels des cours d'eau importants, il est possible de s'en servir comme houille blanche pour la production du courant électrique, ce qui permettrait d'employer des moteurs électriques pour remorquer le train sur cette pente exagérée, ainsi que cela se fait d'ailleurs sur plusieurs lignes en Europe. Ce moyen résoudra avantageusement le problème.

De l'autre côté du Taurus la ligne est à voie normale et continue

sans entrave jusqu'à Haidar Pacha. Si, dans l'avenir, les résultats de l'exploitation le justifient, il ne sera pas difficile d'établir entre Haidar Pacha et Stamboul un bac à vapeur pour le transport de trains entiers à travers le Bosphore. Ce moyen n'a rien de nouveau car il se pratique communément en Amérique. Je suis redevable pour les renseignements sur cette dernière partie de la ligne au Major Gunn, le distingué membre et secrétaire de la Commission des voies étroites en Egypte.

Nous voyons donc qu'en additionnant les divers tronçons nous arrivons pour cette ligne internationale à une longueur totale de plus de 2.600 kilomètres.

Elle partira donc du Caire pour traverser le canal de Suez à Kantara et, de là, elle continuera à Gaza, St. Jean d'Acre, Beyrouth, Rayak, Alep, Konia, Adana et Haidar Pacha.

Ainsi que nous l'avons vu, les parties à compléter sont le passage à travers le canal de Suez, la ligne de St. Jean d'Acre à Beyrouth et de Beyrouth à Rayak ; tout le reste est fait.

L'importance de ce trajet pourrait effrayer ceux qui ne sont pas habitués à des voyages de longue haleine ; mais en comparant cette distance avec celles parcourues en Amérique, ce n'est en réalité que tout à fait normal. Citons, comme exemple, la ligne de New York à Chicago et San Francisco, qui est d'environ 8.000 kilomètres et qu'on parcourt en 5 jours. Or, en 1902, j'ai fait ce trajet deux fois en deux mois et je n'en ai ressenti aucun inconvénient ni ennui, car les wagons sont aménagés de telle façon que les voyageurs y trouvent tout leur confort : des salons, des fumoirs, des salles de lecture etc... permettant aux voyageurs de passer agréablement le temps et leur évitant l'ennui d'être toujours immobilisés sur leur fauteuil.

Du Caire à Constantinople, il n'y a, nous l'avons dit, que 2.622 kilomètres, dont le trajet, y compris les arrêts au Canal de Suez et au tunnel du Taurus, pourrait se faire facilement en 50 ou 60 heures.

Suivons maintenant un peu notre voyageur qui se rend du Caire à Constantinople. En admettant qu'il parte de notre ville par le train de 3 h. p.m., il est déjà à Kantara vers le soir, et s'apprête à déguster l'excellent repas que lui servira la Compagnie des wagons-lits ; ensuite il fumera un cigare ou se distraira dans la lecture d'un livre intéressant jusqu'au moment de se coucher. Pendant qu'il jouit d'un sommeil tranquille et bien mérité, il traversera le désert du Sinaï. Le

lendemain, au lever du jour, il sera déjà à Caiffa, d'où, assis confortablement dans un bon fauteuil, il admirera les paysages que traversera le train, car la ligne suivra la côte et le voyageur verra se dérouler à sa vue les délicieux tableaux des montagnes baignant leur pied dans la mer. Il est à prévoir que cette distraction vaudra bien celle que pourrait lui procurer la lecture du livre le plus intéressant. Arrivé à Beyrouth, il se trouvera au pied du Mont Liban et jouira de vues non moins intéressantes pendant que son train franchira la montagne. A la tombée de la nuit il est déjà à Rayak, et le trajet de là à Alep se fera pendant qu'il dormira sa deuxième nuit de train. Le lendemain, en quittant Alep, notre voyageur aura le plaisir d'admirer les paysages de l'Amanus et de la Cilicie et ceux de la magnifique chaîne du Taurus. Ainsi son voyage se passera sans aucune raison d'ennui possible, jusqu'au moment de l'entrée à Haidar Pacha, quand le conducteur, obséquieux, lui, annoncera qu'il est arrivé à destination.

Il nous reste à souhaiter que les Gouvernements intéressés se rendent compte de l'importance de cette ligne et que des financiers assez entreprenants consacrent à son installation les capitaux nécessaires. Il est incontestable que cette œuvre déterminera un accroissement certain de la prospérité de ces régions que la nature a si bien favorisées et auxquelles il ne manque, pour tirer parti de leurs richesses, que l'aide de ce précieux instrument humain qu'est le chemin de fer.

Je ne doute pas qu'avant longtemps l'idée n'entre dans la période d'exécution, et le jour n'est peut-être pas si éloigné où il nous sera possible d'effectuer un voyage au Liban, au Taurus et même à Constantinople, dans les mêmes conditions de confortable et de rapidité que nous trouvons maintenant pour aller à Louxor et à Assouan. — MANSOUR N. SHAKOUR PACHA.

Carnet

du Patriote

L'Indépendance de l'Égypte

Le nouveau Ministère

Le Retour de Zaghoul Pacha

Une fois n'est pas coutume. Notre programme ne comporte pas la politique, et la Censure, au farouche crayon bleu, veille avec acharnement. Mais, pour aujourd'hui, elle voudra bien fermer les yeux et nous permettre de nous réjouir, d'abord de la fameuse déclaration de S.S. Lord Allenby, annonçant au nom de la Grande Bretagne, l'indépendance de l'Égypte ; ensuite de la formation du nouveau ministère, créé sur l'initiative éclairée de S. H. le Sultan, et dont la vallée du Nil se fait allégresse et bénéfice.

S. E. Adly Pacha Yeghen et ses distingués Collègues rencontrent l'approbation du pays qui la manifeste bruyamment. Ils voudront bien accepter nos félicitations et nos vœux.

Il nous vient que, quand auront paru ces lignes, le grand patriote qu'est le Président de la Délégation Égyptienne, S. E. Zaghoul Pacha, sera revenu au milieu de nous pour suivre les pourparlers définitifs entre les deux Gouvernements Britannique et Égyptien.

Ceci nous remet en mémoire les beaux vers par lesquels notre collaborateur et ami Mohamed Khourchid Bey termine son adresse au Sphinx, parue dans notre numéro du 1^{er} Décembre 1920 :

Pour l'Égypte se lève une nouvelle aurore ;
Tu dois la percevoir, bien qu'incertaine encore.
Du progrès hardiment Elle suit le chemin,
Ivre de Se voir libre, Elle va l'être enfin !
Sa splendeur grandira par Son indépendance,
Et bientôt je pourrai chanter Sa renaissance.

du Travailleur

C'est bon, le travail, et c'est utile. Les pays dans lesquels on travaille sont des pays d'avenir et de grandeur, où l'effort généreux circulera, tels une sève bienfaisante et un sang régénérateur.

Il en est ainsi pour l'Égypte et pour la Syrie. Car à Beyrouth comme au Caire, les intelligences et les forces se groupent pour étudier, produire, et éclairer. Après l'Association Libano-Syrienne des Anciens Elèves des Ecoles Supérieures, dont nous parlons dans nos deux précédents numéros, voici que « La Syrie » nous apporte la nouvelle de la formation dans la Capitale du Grand Liban d'un Cercle d'Études à caractère d'université populaire. N'est-ce pas, en somme, le caractère de l'Association Libano-Syrienne précitée ? Et ce caractère n'est-il pas des plus féconds et de plus encourageants ?

N'est-ce pas en travaillant en commun, et en livrant au public, dans des Conférences et des articles de Revue, le fruit de ce travail que l'on arrive aux résultats les plus pratiques et les plus féconds ?

A Beyrouth comme au Caire, l'idée a déjà fait du chemin, elle a rencontré des compétences et des volontés. « Éclairer par la discussion, la critique et le travail en commun les sujets se rapportant au pays (géographie, histoire, mœurs et coutumes, races et religions) ; concourir au développement des Arts et Sciences par la publicité, la création d'une bibliothèque populaire, et l'organisation de conférences ; entretenir entre tous les membres un esprit de fraternité basé sur la tolérance, et en excluant toute manifestation d'ordre politique ou religieux ». Ne semble-t-il pas que les deux groupements, celui du Caire et celui de Beyrouth, aient calqué leur objet l'un sur l'autre, et ne feraient-ils pas bien de s'entendre et de correspondre ?

Un certain scepticisme, inhérent à l'âge et à l'expérience, et que provoquent des naissances et des morts fréquentes de ces sortes d'œuvres, devrait peut-être nous porter à nous méfier de leur apparition et à nous en détourner avec dédain. Que non pas ! D'abord ce serait commettre le crime de laisser s'éteindre le feu sacré :

Ne laissez pas mourir au cœur le feu sacré.

Et puis, c'est parfaitement vrai que l'effort cent fois renouvelé, si même il n'aboutit pas à créer un organisme permanent, sert toujours à produire du travail utile au passage, ne fut-ce qu'un seul travail.

Nous l'avons dit, et nous le répétons à chacun de nos numéros, au grand désespoir des paresseux et des vaniteux :

Le travail porte en lui-même sa récompense.

M. **Joseph A. Cattaoui** Pacha voudra bien me permettre d'emprunter ici l'autorité de sa parole, en citant, à propos, je le pense, un passage de son admirable petit livre : **Pour mes enfants :**

« Dans l'accomplissement du devoir », dit-il, « tu feras une conquête dont tu pourras être fier à juste titre : l'amour de cette chose auguste entre toutes, le Travail. Subi avec contrainte dans l'âpreté, malheureusement trop fréquente, de la lutte pour l'existence qui rabaisse l'homme au niveau de la bête à l'affût de sa pâture, il en fait un esclave et par suite, un jour ou l'autre un révolté; noblement accepté au sein de la nature dont toutes les forces sont constamment en activité, il fait l'homme libre qui s'élève au-dessus de la création entière.

• • • • •
 « Au point de vue de la collectivité, l'oisif est un associé qui prend les profits pour lui et laisse les charges aux autres ; c'est un parasite qui usurpe sans vergogne, au banquet social, une place réservée à ceux qui participent à l'effort commun pour assurer le bien-être de tous. »

Et nunc erudimini.

de l'Administrateur

Une déclaration du Gouverneur Trabaud

Sur notre demande, le Capitaine de Frégate Trabaud, Gouverneur du Grand Liban, a bien voulu nous faire les déclarations suivantes :

« Je suis heureux de pouvoir vous parler d'une œuvre qui nous est chère à tous et pour laquelle vous m'offrez l'appui de la « Revue du Monde Egyptien » : le relèvement du Liban et son Organisation en Etat moderne.

« Je suis sûr qu'avec le concours éclairé de toutes les bonnes volontés nous arriverons à mener à bien cette tâche ardue.

« De gros efforts, de gros progrès ont déjà été accomplis, et nous pouvons, dès à présent, regarder avec confiance l'avenir.

« Toutes les difficultés n'ont cependant pas disparu. Nous nous heurtons actuellement au particularisme de certaines régions qui, jusqu'ici, végétaient sans charges budgétaires, mais aussi sans grands travaux d'intérêt public.

« Vous comprendrez aisément combien cette manière d'envisager la question « impôts » est fausse.

« Il faut que tout le Grand-Liban soit unifié totalement à ce point de vue et que les contributions égales, justement réparties, permettent enfin de mettre en valeur tout le pays.

« C'est le seul moyen de faire du Grand-Liban un état réellement moderne, ayant une vie indépendante et durable.

« Les querelles de religions, que les anciens maîtres avaient habilement soulevées pour gouverner plus à l'aise les Libanais désunis, doivent cesser.

« J'ai pourtant encore de grosses difficultés à maintenir la balance égale entre les différents rites, chacun essayant d'avoir le plus possible d'influence et, par conséquent, de fonctionnaires.

« Il est à souhaiter ardemment que les questions de sectes confessionnelles disparaissent de la politique et que la religion d'un candidat ne soit plus un obstacle ou un tremplin pour atteindre les situations enviées.

« J'espère que, grâce au patriotisme de ses habitants, le Grand-Liban reconquerra bientôt dans le monde la place qu'il mérite et qui sera, j'en suis sûr, digne de son magnifique passé.

« Je compte fermement sur votre collaboration et sur celle de tous les véritables patriotes. »

Le Journal *La Syrie* relate :

Monsieur le Capitaine de Frégate Trabaud, s'est rendu, mardi soir 22 Février 1921, à la Faculté de Droit pour assister à la proclamation des résultats de l'examen passé à la fin de la première partie des cours de Droit Administratif.

Ce cours, organisé sur son initiative, a pour but de doter le Grand-Liban d'un cadre de fonctionnaires instruits et éclairés et de permettre à chacun de gravir, selon son instruction et ses mérites, les différents échelons de la hiérarchie administrative.

Reçu par le R. P. Mouterde, Chancelier de la Faculté de Droit,

le Gouverneur fut conduit dans la salle des séances, où les étudiants étaient assemblés, pour y suivre le cours de l'éminent professeur de droit, Me Roubier.

Le R. P. Mouterde proclama le résultat de l'examen : sur les 42 étudiants qui s'étaient présentés, 21 avaient été reçus. Nous devons signaler MM. Faiez Sacre, classé premier, Nicolas Zabbal deuxième, Georges Issa el-Khoury et Robert Chidiac troisièmes ex-æquo.

Plusieurs étudiants, bien qu'ayant passé un très bon examen de Droit, ne purent être classés, leur connaissance de la langue arabe étant insuffisante.

Il est indispensable en effet que les étudiants aient une connaissance approfondie de cette langue pour l'étude du Formulaire Administratif Arabe. Aussi il a été décidé qu'elle serait obligatoire à l'avenir et que tout étudiant qui ne la posséderait pas suffisamment serait éliminé.

Le Gouverneur prit ensuite la parole et prononça le discours suivant qui produisit une profonde impression sur les étudiants. Ce discours doit être publié en entier car aucun résumé ne peut faire ressortir plus clairement le but poursuivi par la création des cours de Droit Administratif et la sollicitude du Gouverneur, non seulement pour les fonctionnaires, mais surtout pour le Peuple Libanais : —

Mes Chers Amis,

J'ai tenu, en venant assister à la clôture de la première partie de vos travaux, à vous prouver l'intérêt que leur porte le Gouvernement du Grand-Liban.

Un Etat progresse par une sage Administration, et celle-ci comporte des fonctionnaires éclairés, dévoués et compétents.

Lorsque me fut confié par le Général Gouraud le sort de votre nouveau pays, mon premier souci fut d'assurer, pour l'avenir, une catégorie de serviteurs du peuple vraiment dignes de ce nom.

A mon appel à peine formulé, répondit aussitôt la Faculté Française dans la personne de son Chancelier et de ses professeurs éminents. Ils apportèrent à l'idée toute leur science, toute leur compétence, tout leur dévouement. Qu'il me soit permis de leur en dire ce soir la profonde reconnaissance du Grand-Liban. Entre l'Etat et eux, d'ailleurs, les liens ne se comptent plus qui les unissent, et leur féconde influence se ressent à tous les stades de la vie nationale.

Et vous, Mes Chers Amis, comprenant ma pensée, vous avez répondu nombreux à l'appel adressé à votre génération.

Devant vous, vos Maîtres vénérés ont soulevé le voile des mystères administratifs.

Une discipline vous fut révélée, discipline de forme, discipline de fond, discipline intellectuelle qui fertilise les efforts et leur assure un rendement favorable à tous.

Fonctionnaires de demain, vous serez les fonctionnaires compétents qui assurent la marche des affaires dans la voie du progrès.

Il ne serait pas généreux de faire le procès de vos devanciers et de leur tenir rancune de la situation politique qui les a créés.

Soit par défense des intérêts particuliers de la Province autonome, soit avec l'acquiescement tacite de vos Maîtres d'hier dont le principal intérêt était, en évitant les histoires, de ne pas modifier un état de choses qui leur assurait profit immédiat, les fonctionnaires jusqu'à vous, auront formé pour la plupart — et j'insiste sur la non généralité absolue, car il est des braves gens et des compétents auxquels je rends hommage — les fonctionnaires, dis-je, formaient une caste privilégiée, une *gens* à clientèle, et la clientèle était le bon peuple.

Comme je le promettais à Zahlé, aux premiers jours du Grand-Liban : une ère nouvelle allait s'ouvrir. Je prenais l'engagement de renverser les rôles. Si jusqu'à ce jour on pouvait parfois dire avec ironie que le peuple semblait fait pour les fonctionnaires, dorénavant, de toute mon énergie, de toute ma volonté, de toutes mes forces, je vais me mettre au labeur pour faire des fonctionnaires pour le peuple.

Vous, Messieurs, et moi-même, nous tous qui avons une charge plus ou moins grande dans l'Administration du Beau Liban, nous devons souhaiter comme le plus beau couronnement de notre travail, comme le titre de gloire la plus pure, comme la plus belle récompense qui puisse nous être décernée ici-bas, nous devons souhaiter qu'on puisse dire un jour de nous :

Ce furent de bons serviteurs de peuple. »

Avant de quitter la Faculté, le Gouverneur visita la salle de dessin des élèves ingénieurs. Il constata la parfaite organisation du cours et les résultats remarquables obtenus en peu de temps. Les élèves ingénieurs seront conduits prochainement sur le terrain pour y exécuter des levés et, d'ici peu, leur instruction technique sera suffisante pour

qu'ils puissent rendre les plus précieux services dans le travail considérable de l'établissement du Cadastre, qui est envisagé.

du Philanthrope

Au moment où nous paraissions, l'appel de S. S. Lord Allénby, fait en date du 27 février, en faveur des Anciens Combattants, gradés ou non gradés, aura été largement entendu et il y a aura été généreusement répondu. Une fête, organisée en grand pour le 31 mars, aura eu le plein succès que mérite une œuvre aussi intéressante, humanitaire, et juste. Et tous ceux qui le pourront se feront un devoir de ne pas laisser sans travail les héros — ils le sont tous — que les cruautés de la guerre allemande auront laissés sans moyens de subsistance.

Une fête de Charité à Tantah

Jeudi 3 mars avait lieu la Grande Fête de Charité organisée par Tewfik bey Khalil, Agent Consulaire de France à Tantah, sous le Haut Patronage de Madame Gaillard et de Mr. Gaillard, Ministre Plénipotentiaire de France, au profit des Orphelins Français de la Guerre.

A 4 heures de l'après-midi, Madame Gaillard inaugurait le Bazar de Charité au Parc Municipal.

Ce fut d'abord une grande Exposition de Confitures et de Sirops pour laquelle il y avait quinze médailles à distribuer : cinq médailles en or, cinq en argent et cinq en bronze.

Il y avait en outre un Rayon pour la vente de Charité et un autre pour une petite Loterie.

Madame Nasra bey, qui mérite tous nos éloges et tous nos remerciements, avait prêté gracieusement son concours pour l'organisation générale de la fête, et plus spécialement pour la vente des Confitures et des Sirops.

Sur la demande de M. l'Agent Consulaire de France, elle avait ouvert, une grande quête au profit des orphelins français de la Guerre. Cette quête rapporta à elle seule la somme de L.E. 58.

Quelques minutes après l'inauguration, Son Excellence Aly Pacha

Gamal el Din, Moudir de Gharbia, accompagné de Mahmoud bey Chahine et Tolsoun bey Abdel Chafi, sous-moudirs, et de Sidky bey Commandant de la Police, firent leur entrée aux sons de l'Hymne Egyptien et de la Marseillaise exécutés par la fanfare du Collège St. Louis.

A 5 heures, commença une séance Récréative donnée à l'intérieur du Théâtre Municipal avec le concours des élèves du Collège St.-Louis et de l'Ecole de l'Alliance Israélite de Tantah.

Le programme, qui comprenait des chansonnettes, des monologues, « Le Poignard », drame en un acte, joué par les élèves du Collège St. Louis, et « Le Petit Jardinier », saynette interprétée par les enfants de l'Alliance Israélite, fut très apprécié et très applaudi.

Durant l'entre-acte, Tewfik bey Khalil, Agent Consulaire de France, se leva et remercia M^{me} Gaillard et les dames qui l'accompagnaient d'avoir bien voulu honorer cette fête de leur présence, puis procéda à la distribution des médailles pour les meilleures confitures et pour les sirops.

Ces médailles furent distribuées comme suit :

HORS CONCOURS

Maison Groppi, Le Caire, Confitures de Mangues.

PRIX D'OR

1^{er} Prix : Djémil Zadé Med. Aly Eff. Confitures et Sirops divers.

2^{me} Prix : M^{me} Niscos (Consulat de Grèce Tanta), Confiture de miel.

3^{me} Prix : M^{me} Tewfik Bey Khalil, Confitures de Cerises.

4^{me} Prix : M^{me} Michalistianos, Confitures de dattes.

5^{me} Prix : M^{lle} Marie Cotta, Confiture d'oranges amères.

PRIX D'ARGENT

1^{er} Prix : M^{lle} Linda Samaan, Confiture de Potirons.

2^{me} Prix : M^{me} Hussein Bey Fahmi, Sirop d'oranges.

3^{me} Prix : M^{me} Smeed, Marmelade d'oranges.

4^{me} Prix : M^{me} Hazboun, Confiture au mastic.

5^{me} Prix : M^{me} Aggan, Gelée de Coings.

PRIX DE BRONZE

1^{er} Prix : M^{lle} Fahima Henein, Confiture de Cerises.

2^{me} Prix : M^{lle} Belilos, Pâtes d'Amandes.

3^{me} Prix : M^{me} Joseph Surati, Confiture d'Oranges.

4^{me} Prix : M^{me} Lian Tarazi, Confiture de Coings.

5^{me} Prix : M^{lle} Ammar, Confiture de Fruits secs.

M^{me} Gaillard rentra au Caire par le train de 8 h. du soir

Une Soirée Sensationnelle

Le 3 Mars, jour de la MI-CARÊME, au Casino de Guézireh gracieusement prêté, sous les auspices du Cercle Syrien, et au profit des Œuvres Syriennes réunies, a eu lieu un Bal qui a fait couler beaucoup d'encre, écarquiller bien des yeux, et, surtout, s'agiter bien des langues.

Nos concitoyens savent combien grande est, de nos jours, la misère, et combien, d'heure en heure, la situation des pauvres empire. Les diverses Sociétés de Charité donnent, il est vrai, chacune de leur côté, une soirée de théâtre, ou autre, au bénéfice de leurs caisses. Mais, malheureusement, en dépit des efforts et des générosités, il reste toujours des vides à combler. C'est dans ce but que le Cercle Syrien, sur la demande d'ailleurs des Sociétés elles-mêmes, organise, au cours de la saison, une soirée commune, supplémentaire. Naturellement, si on avait recours, pour en assurer le succès, aux procédés ordinaires, on ne ferait guère de recette sérieuse, et le but serait manqué. Voilà pourquoi le Cercle Syrien obtient de l'amabilité des Emirs Loutfallah la libre disposition du superbe Casino de Guézireh en vue d'un Bal Costumé auquel ne peut qu'accourir le tout - Caire riche et élégant. La richesse procure l'argent, de six à sept cents livres, et l'élégance encourage la distinction dont elle émane.

Or, le bal costumé de cette année a été fort critiqué, et pour cause : — d'abord, on s'est étonné que les Syriens, qui sont d'ordinaire si respectueux de la Religion, aient pu, en plein carême, donner un Bal costumé. Un Bal est déjà par lui-même une occasion de dissipation, même quand il n'est pas costumé. La danse et les toilettes éthérées des dames, avec toutes les libertés qu'elles entraînent, semblent déjà une justification suffisante de la sévérité de la Censure. A plus forte raison quand à ces grâces s'ajoutent le laisser-aller et la mascarade des costumes. Et puis on est en plein Carême. Et puis, parmi les costumes, on

a eu le cynisme et le manque de respect de produire, non pour le profaner sans doute, mais par faux esprit d'originalité, l'habit religieux.

Tout cela est très vrai ; mais sans nous faire l'avocat du diable, tâchons d'expliquer et d'excuser, dans les limites de l'équité, la conduite du Cercle Syrien et des moines d'une nuit d'hiver.

Si, d'abord, les Censeurs austères qui ont tonné contre ces agissements, avaient pu assister aux séances du Comité du Cercle, ils auraient su qu'il s'y était élevé bien des discussions orageuses au sujet du choix de la date du Bal.

Le carême gênait tout le monde, comme il a ofusqué les inquisiteurs. Mais qui ne sait qu'en Egypte, après Pâques, il n'y a plus de fêtes possibles, premièrement parce qu'il commence à faire très chaud, secondement parce que les bourses, à sec, ne peuvent plus rien donner, ou, effarouchées, refusent de se délier. On choisit donc, espérant de tout concilier, la date de la MI-CAREME, où, généralement, l'Eglise tolère quelques instants de répit aux rigidités du temps de pénitence. Et le Bal eut lieu. Certes ! on n'y vint pas en robes montantes, on ne se vêtit pas de cilices (pas même les faux Antoinés), on dansa force fox-trotts, one steps, bostons, etc., on s'y costuma en démon et en Siméon, en ange et en muscadin. Peut-on sérieusement demander à des gens du monde de renoncer de façon générale et absolue aux transparences conventionnelles et aux danses à la mode ! Et doit-on toujours espérer que, dans une réunion de plus de 1200 personnes, il ne se fourvoie pas des êtres de mauvais goût, qui commettent, non le crime (leur inconscience plaide contre cela), mais l'incorrection et le manque d'esthétique de venir à cette réunion purement mondaine avec la défroque sévère et sacrée des fils de St. François d'Assise. Encore s'ils avaient eu le bon sens artistique de choisir le majestueux manteau de Saint Dominique, on aurait dit qu'ils avaient voulu profaner en charmant. Mais, la bure des François a été expressément voulue par ces derniers si prosaïque et si laide, que nos masques firent, en l'endossant, preuve de tous les mauvais goûts à la fois. Ce fut, des masques, la meilleure punition. Et certes, en stigmatisant leur conduite, point ne valait la peine de les vouer à la vengeance de Dieu ! D'abord Dieu qui est *toute justice*, ne se venge pas, — vengeance, justice et majesté divine ne vont pas ensemble. — Et puis, cela serait, que Dieu ne se vengerait pas de l'acte de deux écervelés, qui n'ont point eu l'intention préméditée ni arrêtée de l'offenser, mais qui croyaient simplement com

mettre de l'esprit en se pavanant dans la livrée des ennemis du monde.

D'ailleurs, Dieu et St. François n'eurent pas besoin d'attendre l'éternité pour savourer cette vengeance. Les Hébés et les Terpsichores du Bal s'en chargèrent par anticipation. Presque toutes refusèrent à ces malencontreux solitaires de danser avec eux, par une répugnance soit de fond, soit de forme. Et l'assistance ne leur ménagea ni les sarcasmes ni les quolibets. Je gage qu'après cela, ils ne recommenceront pas ; car s'ils recommençaient, il y aurait alors au contrôle des personnes pour avoir la présence d'esprit de leur barrer le passage et les envoyer méditer ailleurs. Ceci dit, venons-en au bal lui-même. Mes lecteurs s'attendent, peut-être, à ce que j'en parle comme a fait un Prince-Persan du magnifique Bal de Mr. et Mme. Emile Jacobs.

D'abord je n'ai pas l'esprit du Prince-Persan ; puis au bal des Jacobs, il n'y avait qu'une centaine de personnes, tandis qu'au Bal Syrien, il y en avait au moins mille, et alors il me faudrait toute l'imagination de Schéhérazade et toutes les pages de la Revue pour décrire la beauté des costumes, des Apollons et des Dianes, des Jupiters et des Junons, des Mercures et des Minerves, des Cyranos et des Chanteclers, des Kish-Kishs Bey et des Pagliacci, des Rodrigues et des Chimènes, des Violettes et des Marguerites qui envahirent l'ancien paradis d'Ismail le Magnifique, en se sacrifiant à s'y divertir pour l'amour des pauvres et des orphelins.

Je ne dirai même pas à qui furent dévolus les différents prix du Comité. Je le sais à peine, et je ne désire pas être mieux renseigné là-dessus. Car si je n'approuve pas le choix des lauréates, le Comité m'en voudra à mort, et les élues à damnation, et si je l'approuve, j'éveillerai la jalousie de Marthe ou de Thérèse, de Cléopâtre ou de Colombine, de Cio-cio-San ou de Draga.

Je dirai cependant que le bal fut, non pas un succès, mais un triomphe, que l'entrain fut à son comble, qu'on s'y amusa jusqu'au lever du jour, et que, sans quelques larges gouttes de pluie qui vinrent s'aplatir sur les nez des Pierrots et des Pierrettes, des Omars et des Fatmas, au grand détriment des kohls et des fards ; sans les manières plutôt douteuses de certain membre auto-improvisé du Jury des récompenses, qui, plus lourdement que cavalièrement, brusqua hors concours une ravissante américaine, désormais à jamais convaincue que tous les Syriens sont les gens les plus polis du Vieux Monde, la saison du Caire, n'aurait pas connu de fête plus éclatante. — J. E. T.

Du Musicien

Le troisième et dernier mois de saison Sultanienne nous a produit quatre œuvres, parmi lesquelles trois des plus intéressantes : *Le Barbier de Séville*, de Rossini ; *Lucia de Lamermoor*, de Donizetti ; *Madame Butterfly*, de Puccini ; et *la Wally*, de Catalani.

Si vous voulez, renversant l'ordre dans lequel je viens de citer ces œuvres et dans lequel elles ont été représentées, je parlerai d'abord de *la Wally*, de Catalani.

Cette œuvre date d'il y a environ trente-cinq ans. Elle est intéressante et constitue une des représentations curieuses de la saison. Le libretto en est fantasque et tient à peine debout. L'action, quoique embrouillée, est mouvementée et variée. On y voit de l'amour, de la haine, de la colère, de l'ironie, de la douleur, des effets de tempête, de neige, des scènes de chasse, des luttes corps à corps, des pleurs, des prières, des danses, des éclats de rire, de la surprise, de l'affollement ; tout cela, décrit avec une fidélité tellement saisissante, que, parfois, le réalisme en paraît outré et confine à la trivialité. Le compositeur déploie dans sa mélodie une richesse d'imagination, dans son orchestration surtout, qui semble l'incarnation de ce que la musique moderne renferme de moins vieux jeu, de plus ardent, de plus vivement colorié, de plus dramatiquement mené, de plus pittoresquement beau. Pas d'air sauf la fraîche tyrolienne du 1^e acte. Pas de mélodie, et pourtant tout est mélodie, une mélodie dépendante de l'harmonie orchestrale, qui se faufile dans la trame de l'accompagnement dont elle n'est que le vigoureux ferment, et ne forme avec elle qu'un seul corps.

Outre la *Tyrolienne*, le premier acte renferme un très joli air de chasse que jouent les cors, un superbe *solo de baryton* où Gellner déclare à Wally toute l'ardeur d'une passion dédaignée, un monologue de Wally où, dans une phrase d'une douceur rêveuse et d'une ardente mélancolie, elle fait ses adieux à son village.

Au commencement du 3^e acte, une rêverie suggestive jouée par les instruments à corde. La nuit. Le vent souffle, il neige, il fait froid. Dans le crescendo de l'orchestre et le fouettement des archets sur les violons, on entend les rafales de la bise contre les flocons glacés qui tombent. Decrescendo. Les archets frôlent insensiblement les cordes,

l'orage s'éteint dans un murmure. Le prélude est toujours bissé dans une salve d'applaudissements.

— Le 4^e acte paraît le chef-d'œuvre de la partition ; la plainte de Wally, qui le remplit en entier, possède une richesse d'expression digne des meilleurs musiciens.

Somme toute, musique d'harmonie imitative et de couleur locale.

Bonne interprétation. Les acteurs étaient dans leur élément, comprenant, goûtant surtout, la musique qu'ils chantaient. Les applaudissements et les rappels n'ont manqué à aucun d'eux, depuis le maestro Armani jusqu'au ténor Ettore Bergamaschi, chargé du rôle d'*Hagenbach*, en passant par M^{me} Irma Vigano, une admirable et émouvante *Wally*, par M^{me} Dolorès Seghizzi, gracieuse de voix et de jeu sous les traits de *Walter*, et par Adolfo Paccini, qui personnifia un *Gellner* des plus saisissants.

La M^{me}. *Butterfly* Japonaise, M^{me} Miura Tamaki, fut un des charmes de la saison d'opéra. On peut avoir entendu la partition mieux chantée (je n'en veux pour preuve que M^{me} Pandolfini en 1905), mais il est difficile de mettre dans le jeu et l'interprétation plus de sens artistique local et réel. Une artiste japonaise qui chante un opéra en italien constitue un fait unique. La voix de M^{me} Tamaki, bien que peu volumineuse, a une force surprenante dans le registre élevé, et est toujours expressive. Elle a enlevé la salle dans son air du 2^{me} acte qu'elle se refusa absolument à bisser. Bravo ! au moins elle comprend qu'une artiste doit éviter de bisser chaque fois qu'elle le peut. Jamais la Patti ne consentit à bisser un morceau.

Venons-en à *Lucia de Lamermoor* pour dire que, comme *Il Trovatore*, cet opéra de Donizetti mérite les honneurs des Vieilles Archives. S'il est un rôle que seule une artiste merveilleuse peut sauver, c'est celui de *Lucia*, et s'il est une artiste merveilleuse qui sauva le rôle de *Lucia*, c'est bien M^{me} Elvira de Hidalgó. Son talent est hors de pair, et la beauté de sa voix indescrivable. Nous lui devons d'ailleurs la plus belle représentation d'une saison où nous eûmes une série de très bonnes représentations, parmi lesquelles celle du Barbier de Séville, avec Elvira de Hidalgo, tient le tout premier rang hors concours. A quoi sert décrire ? à quoi sert rappeler ce timbre de crystal, cette sonorité riche, cette source pure d'où s'échappaient des perles de notes toutes plus lu-

mineuses et plus séduisantes les unes que les autres ? A travers cette partition d'or, qui ne vieillira jamais, parce qu'elle est l'humaine incarnation de la vérité, la voix de M^{me} de Hidalgo s'épanouissait, comme, à l'aube, s'épanouit une belle fleur aux pétales scintillants de fraîche rosée.

Je suis sûr, en disant cela, que personne ne me contredira, car non seulement toute la ville attend avec impatience les représentations du *Barbier de Séville* pour y accourir, mais à l'une d'elles, j'ai vu, de mes yeux vu, Fafner se trémousser d'aise et de plaisir.

Pour rendre l'interprétation encore plus belle, M^{me} de Hidalgo est entourée du parfait ténor Emilio Perea, à la voix modèle pour rôle d'*Almaviva*, au jeu des plus spirituels, au chant des plus précis, des plus souples et des plus séducteurs; de l'incomparable basse Manfrini, qui idéalise le rôle de *Don Basile*; du désopilant Vincenzo Cassia, irrésistible sans trop de charge sous les traits du vieux tuteur *Don Bartolo*; du radieux Adolfo Paccini, à la hauteur du rôle de *Figaro*; enfin de la gracieuse Gina Pedroni, qui a donné du charme au rôle de la *vecchia Berta*.

Je m'en voudrais d'oublier le délicieux solo de harpe de *Lucia de Lamermoor*, qui valut des ovations et des *encore* à la prestigieuse harpiste de l'orchestre Armani. — J. E. T.

du Chroniqueur

A la cour.

S.H. le Sultan a donné un dîner, mercredi 23 Février, au Palais d'Abdine, en l'honneur de M. Jonnart, Président du Conseil d'Administration de la C^{ie} du Canal de Suez, et de Sir Jan Hamilton, Représentant Britannique au sein de ce Conseil. Parmi les hôtes se trouvaient le Premier Ministre et les Ministres, le Président de l'Assemblée Législative, ainsi que le Ministre de France.

— L'affluence des hauts fonctionnaires et des notables du Caire et de toute l'Egypte, se continue tous les jours au Palais depuis la proclamation faite par Lord Allenby au nom de l'Angleterre qu'elle désire

renoncer au Protectorat. Jamais reconnaissance ne fut plus vive envers le souverain, ni liens plus cordialement solides entre les deux pays.

— Les réceptions tenues par Sa Hautesse en l'honneur de son 53^e anniversaire furent des plus suivies.

— Sa Hautesse a gracieusement consenti à accorder son patronage au Bal organisé le 31 Mars par Lady Allenby en faveur des Anciens Combattants. Sa Hautesse a daigné, en même temps, souscrire une donation de L.E. 500, au bénéfice de la Caisse de l'Œuvre.

A la Résidence

S. S. le Haut-Commissaire et Lady Allenby entreteignent à dîner M. et M^{me} Jonnart mercredi 23 février. Parmi les invités se trouvaient: LL. EE. Tewfik Nessim Pacha, Mahmoud Fakhri Pacha, Youssef Soliman Pacha, Midhat Yeghen Pacha, Comte et Comtesse de Serionne, Comtesse de la Bégassière, Sir Reginald et Lady Oakes, Sir Ian Malcolm, M. et M^{me} Gaillard, Col. Comdt. et M. Wilson, Sadek bey Wahba, M. et M^{me} Giraud, Col. Comdt. Hunter, M. et M^{me} Naus, M. et M^{me} Adamson, M. et M^{me} Greg, Col. Spinks et M. Vereker.

— Mardi, 11 Mars, S.S. le Haut-Commissaire et Lady Allenby, accompagnés de S.E. Saïd Pacha Zulficar (représentant S. H. le Sultan), du Ferik Shehata Kamel Pacha, du Général Sir W. N. Congreve et de Lady Congreve, quittèrent le Caire par train spécial, pour aller au devant de S.H.R. le Duc de Connaught, à Port-Saïd.

Dès leur arrivée, les distingués voyageurs montèrent à bord du « Malaya », où ils eurent l'honneur d'être retenus à déjeuner par Son Altesse Royale. Puis ils rentrèrent au Caire samedi matin, 12 Mars, pendant que le Malaya reprenait sa route vers l'Angleterre.

Nouvelles religieuses

S. M. Le Sultan de Turquie a décrété l'érection d'une statue à S.S. le Pape Benoit XV, sur une des places de Constantinople, pour perpétuer le souvenir des bienfaits opérés par le Pontife durant la guerre en faveur de tous ceux sans distinction de races ni de croyances qu'avaient atteint le grand fléau.

Sa Majesté s'est inscrite en tête de la liste de souscription pour une somme de L.E. 500 et son exemple a été suivi par chacun des membres de la famille Sultanienne.

L'artiste romain Carini a été chargé de créer cette œuvre d'art.

— *Sacrée Congrégation des Rites : la Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus.*

— Le 25 Janvier 1921, au Palais apostolique du Vatican, en présence des Eminentissimes et Révérendissimes Cardinaux, des Révérends Prélats et Consultants composant la S. Congrégation des Rites, s'est tenue une Congrégation préparatoire pour discuter l'héroïcité des vertus pratiquées par la servante de Dieu, Thérèse de l'Enfant Jésus, professe des Carmélites de Lisieux.

— *Le III^e Congrès antiesclavagiste.* — On annonce comme devant avoir lieu à Rome, cette année, en avril, un Congrès (le III^e) antiesclavagiste, auquel le Saint Père s'est intéressé, en adressant une lettre d'approbation au président du Comité organisateur. Les adhésions arrivent nombreuses de la part des congrégations religieuses, spécialement des ordres voués aux missions, et de la part des hommes d'œuvres. La société antiesclavagiste a son siège au Palais Altemps, via S. Apollinare.

— *Le Président du Pérou met son veto au divorce.* — Le Congrès du Pérou avait adopté un projet de loi établissant le divorce. Ce projet souleva immédiatement les protestations de la très grande majorité de la population restée encore profondément catholique. Le Président de la République du Pérou, M. Leguia, usant de son droit constitutionnel, a opposé son veto à la mise à exécution de cette loi sur le divorce. La presse catholique péruvienne fait observer à ce propos que le président a justement interprété le sentiment national qui est absolument contraire à l'introduction du divorce.

— *Le sixième centenaire de Dante.* — Le 14 Septembre prochain, l'Italie célébrera le six-centième anniversaire, de la mort de Dante. Les catholiques de la péninsule, bénis et encouragés par le Pape, se préparent, depuis 1913, à fêter celui que Léon XIII appelait « notre Dante », car, « disait-il, l'Alighiere alimenta et accrut la flamme de son génie naturel « au souffle de la foi divine, de sorte que la poésie, invoquée par lui, « chanta avec des accents jusque-là inconnus les plus augustes mys-
« tères. »

La France ne pouvait demeurer en arrière : n'est-ce point parmi tous les catholiques, et ceux-mêmes « des parties du monde les plus reculées » que Benoît XV souhaite « voir s'élever une noble et généreuse émulation ? » Sur l'initiative du Cardinal Amette un comité s'est organisé l'an dernier. Et voici qu'il annonce la publication d'un Bulletin dû à plusieurs maîtres ès-sciences dantesques. Sous la direction de

MM. Henri Cochin et A. Pératé vont travailler au Bulletin : Mgr. Batiffol, les RR. PP. Mandonnet et R. Louis, MM. le comte F. Delaborde, le comte Paul Durrieu, Paul Fournier, Paul Monceaux, Pierre de Nolhac, Jean Guiraud, Edouard Jordan, Jean Babrelon, C. Bellaigue, André Bellesort. Ajoutons qu'une chronique de M. Alexandre Masseron tiendra le lecteur au courant de tout ce qui sera dit, fait, publié durant l'année du Jubilé.

Le premier fascicule, que publie la Librairie de l'Art Catholique, va sortir de presse incessamment.

Renseignements mondains

LL. AA. les Princes Mohamed Ali et Aziz Hassan, qui étaient absents de l'Egypte depuis le commencement de la guerre, sont rentrés dernièrement au Caire.

— L'honorable M. Winston Churchill est arrivé à Alexandrie par le Sphinx, mercredi, 9 Mars, en compagnie de M^{me} Churchill, ainsi que des divers membres de sa mission. Il lui fut fait une réception officielle.

Le noble voyageur est descendu au Semiramis Hôtel.

— Le savant D^r De Brun, professeur à la Faculté de Médecine de Beyrouth, a reçu la Croix d'Officier de la Légion d'honneur, ce qui, avec ses titres de membre de l'Académie, de Médecin sanitaire de France, et de Vétéran français du Levant, fait toute une collection de beaux titres à l'illustre médecin qui aime tant notre pays. Respectueuses félicitations.

— Nous apprenons avec un vif plaisir que le Réverend Père Abboud Gostaoui, vicaire patriarcal maronite de Jaffa, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'Honneur « pour les éminents services rendus à son pays et à la France ».

Nous nous faisons un vif plaisir d'adresser au R. P. Abboud nos félicitations les plus respectueuses et les plus sincères.

— Dans une réunion qu'ils tiurent samedi 5 février, les ministres approuvèrent la nomination, comme gouverneur de la National Bank, de M. Horsnby.

S.E. Mohamed Hedaya pacha, gouverneur d'Alexandrie offrit jeudi 24 février un dîner au Cercle Sultanien à cette occasion.

A ce dîner assistaient les membres de la Commission Municipale et quelques notables de la ville.

Le personnel de la Banque d'Alexandrie fit hommage au nouveau Gouverneur d'une magnifique statue en témoignage de sa profonde reconnaissance.

M. Hornsby invita le personnel de la Banque à un thé où des allocutions de circonstance furent prononcées, empreintes de la plus vive sympathie.

Renseignements Médicaux

Nous avons le plaisir d'apprendre que les D^{rs} Joseph et Albert Baladi, Chirugiens-Dentistes, diplômés de Paris, viennent d'ouvrir un Cabinet Dentaire No. 44, Place de l'Opéra, Immeuble Zogheb.

Deuil

EDGARD ZANANIRI

Le Mercredi, 16 Mars, à 11 heures du soir, Edgard Zananiiri que, malgré son jeune âge, j'ai à peine besoin de présenter à mes lecteurs, après avoir accompli tous ses devoirs envers les hommes et envers Dieu, s'alita, grelottant de fièvre. Le lendemain, vers midi, il se plaignit d'un mal de tête à faire pleurer. Vers 4 heures, on le trouva en convulsions au pied de son lit. A 10 h., les médecins diagnostiquaient une méningo-encéphalite foudroyante, et tous les efforts de la science, employés intelligemment et énergiquement, comme sans répit, furent inutiles pour enrayer la marche du terrible microbe. La vague d'intoxication envahissait les veines du malade et, presque aussitôt, l'agonie commençait. Elle dura jusqu'à samedi matin à 4 heures et demie, et cinquante heures seulement après avoir senti les premières atteintes du mal, Edgard Zananiiri, dans toute la fleur de son adolescence, expirait aux bras de ses parents désespérés.

Il n'avait pas vingt ans.

A vingt ans, on n'a pas d'histoire.

Issu d'une des meilleures et plus chrétiennes familles de Syrie, à qui il devait toutes les qualités de son cœur, brillant élève des Jésuites du Caire, chez qui il avait acquis tous les ornements de son intelligence, toute sa belle et généreuse éducation, Edgard Zananiiri est celui qu'un de nos collaborateurs, dans son travail : «L'idée du sacrifice et son rôle dans la vie morale», (1) désigne sous

(1) Voir notre No. du 1 Décembre 1920, pp. 25 et suiv.

la devise : *l'honneur est un devoir*. Noble devise d'un des trois meilleurs candidats au Prix d'Honneur, à propos de qui l'auteur de l'article écrit :

« Si le sacrifice a pour but un mieux être moral, il n'est donc qu'un genre d'égoïsme, un égoïsme supérieur sans doute, planant dans les sphères élevées, mais qui n'en est pas moins de l'égoïsme. Le candidat *l'honneur est un devoir* a le courage de cette idée, il la revêt, cependant, pour lui donner droit de cité, d'une forme qui ne déplaît point. »

Edgard Zananiri trouvait donc au sacrifice un tel mieux être, un tel goût moral élevé, qu'il lui semblait être de l'égoïsme. Cette idée, plutôt embarrassante, explique peut-être, bien des choses dans sa rapide et brève carrière; car, Edgard Zananiri avait la sincérité et le courage de ses principes, comme la logique de leur application.

C'était un fils modèle, un frère affectueux et plein d'égards, un jeune homme doux et sociable, simple et droit, sympathique et généreux, fier et modeste, délicat, un ami franc et patient, respectueux et dévoué, serviable; une nature d'élite, que son bon sens devait guider à travers les complications des voies du monde, mais que sa sensibilité excessive devait vouer aux déceptions et à la souffrance; une âme qui craignait le mensonge et que magnétisaient les splendeurs du vrai, du beau et du bien. Rien ne devait l'empêcher d'en suivre les rayons. Par eux, qu'agitaient à ses yeux des cœurs amis, il savait reconnaître le droit chemin, par sa fidélité à la parole donnée il s'aidait à le suivre. Il en fournit la preuve jusqu'à sa dernière confession et à sa dernière heure. Jaloux de sa finesse, Dieu l'envia au Siècle, et le faucha, — fleur à peine épanouie, — pour le transplanter au parterre de l'Eternité.

Sa vie à son aurore, sa mort foudroyante seront pour tous un exemple et un enseignement. Sa fin chrétienne sera pour notre chagrin un adoucissement.

A ses parents éplorés, Mr. et Mme. Habib Bey Zananiri, à son frère, Mr. Fernand Zananiri, à ses sœurs, à ses beaux-frères, à sa belle-sœur, à toute sa famille, nous offrons l'hommage ému de notre profonde compassion. — S'il est un baume qui puisse cicatriser un peu la blessure de leur cœur, ce sera de penser aujourd'hui, et de constater dans l'avenir, que, de leur très regretté fils, nous tous, ses amis, qui le pleurons parce que nous l'avons aimé, nous garderons le plus reposant et le plus frais souvenir.

— C'est avec un vif regret que nous enregistrons la mort, survenue le dimanche 13 mars, à Zeitoun, de M. Neghib Sélim Chedid Bey, fils du Comte Sélim de Chedid, et père de notre jeune et sympathique ami, M. Sélim de Chedid.

Les funérailles eurent lieu le lundi, 14, au milieu d'une énorme affluence d'amis.

Cette mort met en deuil les familles Chedid, Philippe Nassif, Georges Moubayad Bey, Simon Samman, Adrien Hénon Pacha, Georges Daoud, Michel Kattar, Babazogli, Sacy, Ackaoui, Assir, Dimitraki et Hanki, auxquelles nous présentons nos sincères condoléances.

— Le Dr David M. Beddoe, F.R.C.S., dont la mort, survenue le dimanche 26 février, a jeté un voile de tristesse sur la Communauté anglaise du Caire, sera pleuré, non seulement par sa mère et sa sœur, — il n'était pas marié —, mais aussi par un large cercle d'amis dont un grand nombre avait eu l'occasion de recourir à ses soins professionnels. C'était un praticien des plus habiles et d'une très grande bonté. Sans aucun doute, c'est son dévouement à sa mission qui fut cause de sa mort, car jamais il ne pensait à lui-même quand un malade, n'importe lequel, réclamait ses soins. Sans l'obligation où il était de tout négliger pour ne s'occuper que de sa profession, il eût fait un littérateur remarquable, car il possédait des dons littéraires de premier ordre.

de Morums

Voici un mois qui pourra s'appeler bien rempli. Pour commencer, l'enterrement avec un succès triomphal des fameux 40 % en même temps que la collaboration à cette œuvre magnifique qui s'appelle le Royal Aerial Display. Morums ne réussit pas moins lorsqu'il s'agit des autres, et en particulier d'une œuvre de bienfaisance, que pour lui-même. C'est extraordinaire ce qu'il a vendu de billets pour les deux journées du meeting d'aviation d'Héliopolis.

Il faut avouer aussi qu'il avait pris la chose à cœur... comme tout ce qu'il fait. Que de mal représente le montage d'un aéroplane de combat Sopwith Snip armé de deux mitrailleuses, un vétéran de la guerre, s'il vous plaît, au milieu d'un magasin de nouveautés comme

sa succursale de Boulac, bien peu de nos lecteurs s'en font sans doute une juste idée.

Ne croyez-pas que c'en soit fini pour le mois. Morums prépare du nouveau et toujours du nouveau. Ne manquez pas, ce mois-ci, d'y passer de temps en temps. Ce sera du temps bien placé. En attendant, sachez que pour vous faire prendre patience et ménager les transitions, Morums accorde provisoirement encore 25 % sur tout article en magasin ou nouvellement déballé. Et c'est par camions que vont arriver ce mois-ci les articles nouveaux de l'Europe, tout ce qu'il y a de plus frais et de plus nouveau en tout genre. Décidément les ides d'Avril ne sont pas terribles pour Morums.

du Bibliographe

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Les Tablettes, février 1921, *Revue Mensuelle*. — Editées à St. Raphaël (Var), Directeur : M. Ph. de Magneux. Edition spéciale pour l'Égypte : Directeur, Ismaïl E. Reda ; Rédacteur en Chef, Raphaël Soriano.

Dans les Tablettes de février 1921, M. Paul Léon Andrieu nous parle de Francis Jammes avec sincérité et émotion, en décochant, comme de juste, au passage, une flèche méritée à l'auteur, fielleux et terrorisé par la Saine Critique, de « l'Homme à la Rose » et autres inepties de cet acabit.

De la poésie de Francis Jammes, écrivain frais, naïf simplement, sensible tranquillement, M. P. L. Andrieu dit : « Je ne crois pas qu'il soit possible à quiconque de la définir et de la classer. M. Francis Jammes échappe aux analyses. Il se place au-dessus des écoles. Il faut lire ses vers en se plaçant à leur rythme inégal, nonchalant et brisé, qui épouse les moindres nuances de la pensée. »

A propos de sa prosodie déconcertante, — qui est celle de quelques uns de nos collaborateurs, — M. Andrieu montre comment Francis Jammes, dans son dernier volume de vers *La Vierge et les Sonnets*, s'est enfin acheminé, en parcourant son chemin de Damas, tout droit vers la plus pure expression classique. Et il trouve qu'ainsi la poésie de Jammes n'a rien perdu de sa fraîcheur ni de sa transparence.

Combien ne voudrions-nous pas insister ici auprès des poètes à forme révoltée, ou indépendante si vous aimez mieux, pour qu'ils renoncent au moins à certaines incartades de prosodie qui sont des erreurs euphoniques. Il y a, dans la prosodie, des règles qui sont basées sur un conventionnel facultatif, d'autres qui procèdent des lois de la nature. Ainsi, il est conventionnellement facultatif de ne pas faire rimer un singulier avec un pluriel, *rêve* au singulier avec *grèves* au pluriel, ou *ferme* avec *ferment* (3^{me} personne du pluriel du verbe fermer). Mais cela n'a rien de choquant pour les oreilles ni pour la musique du vers. Je me rappelle que dans un poème primé, *La maison du passeur*, cette faute

prosodique existe. — Mais je crois qu'il ne doit pas être admissible d'aller contre les règles de l'Acoustique Normale, en permettant un hiatus au milieu d'un vers, ou des fautes de prononciation surtout, — car l'hiatus peut encore viser l'harmonie imitative, — telles que dans le vers suivant de M. Edgard Gélat publié plus loin dans les *Tablettes* :

Où ne flotte jamais l'encens des espoirs *pieux*.

Le mot *pieux*, adjectif de piété, se prononce en deux syllabes obligatoirement : *pi-eux*, — comme dans les vers suivants de La Fontaine :

Si le pieux y règne, on n'en a point banni.

Du profane innocent le mérite infini.

contrairement au mot *pieux* (pièces de bois pointues par un bout), qui se prononce en une seule syllabe, comme dans le vers suivant de d'Aignan : (Le lion) Cherche au travers des *pieux* sa perte ou sa vengeance.

De plus, je ne crois pas très musical de se laisser aller à écrire des vers qu'on force à avoir douze pieds en étouffant les e muets.

Les vers contenant toutes ces erreurs de prosodie peuvent renfermer des idées excessivement poétiques, comme cela est aussi le cas de la prose; mais il est certain qu'ils contiennent des fautes d'harmonie, tout comme, en musique, il y a les *fausses notes*. Ne pas confondre avec les *dissonances* qui ont pour but d'opérer sur l'oreille un effet spécial destiné à y amener, par la résolution désirée et appelée de l'accord dissonant, un charme plus particulier.

Ne pas confondre non plus avec le désir de faire de l'harmonie imitative, comme dans le fameux hémistiche de Racine : *L'essieu crie et se rompt*.

D'ailleurs, le temps et l'effort que la combinaison de ces six syllabes ont coûtés au grand poète français m'amènent à dire qu'aucun de ces libertaires ne réussira à convaincre que son besoin d'indépendance et d'innovation n'est pas plutôt une répugnance à obéir au précepte d'un autre classique :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
ou, tout simplement, de la paresse.

— **Chez les Kouyous** (Afrique Equatoriale) — Mon journal de Poste (octobre 1918 — janvier 1919) — Extraits — par André Corbier, Administrateur des Colonies, Chef de la Subdivision de Mondzéli. — Edition de la Revue des Indépendants, 29 Rue Bonaparte, Paris.

Trente pages seulement où l'auteur, pour le plaisir d'écrire et de s'épancher, sans aucun autre but, met à nu la poésie d'un cœur pour qui rien n'est sans prix. André Corbier, dont nous avons déjà publié quelques beaux vers dans les pages de notre *Revue*, et dont nous en reproduirons encore autant que nous le pourrons, a une âme sincère, éprise de vie et de beauté. Et la vie et la beauté sont pour lui le bonheur. Je n'en veux pour preuve que son propre aveu détaché de la brochure précitée : — 3 Octobre. J'ai eu, ce soir, un spectacle admirable : une tombée d'étoiles, une pluie d'étoiles — Et c'était si foudroyant de rapidité, ces chutes de lumières, que je n'ai pas pu, en temps opportun, formuler un vœu.

— Et pourtant, ce vœu (que j'aurais formulé) et que je voudrais ardemment voir se réaliser, il m'effraie tant il est immense... Etre heureux! (Excusez du peu!) Comme c'est difficile, et, surtout, comme elles sont nombreuses, d'un individu à l'autre, les façons d'être heureux!... Il y a des bonheurs orgueilleux, comme il y a des bonheurs modestes... Et

je songe que celui que je rêve est simple et tient dans ces deux vers que j'écrivais jadis :

Avec les brins de joie que la vie offre à l'âme,
Sache te faire un grand bonheur, tout simplement...

— *Gérard de Lacaze-Duthiers*, par Joseph Rivière, dont nous parlions dans notre dernier numéro, est un opuscule qui contient un hommage à l'ami et une critique pour l'écrivain. « Gérard de Lacaze Duthiers semble avoir hérité de la générosité, de la combativité de ses aïeux. »

Son œuvre est une « œuvre de passion, un cycle de combats, et c'est la passion qui mène à l'harmonie. »

A lire l'opuscule condensé mais énergique de Joseph Rivière, on a grandement envie de s'attaquer laborieusement à toute l'œuvre de l'auteur de la *Découverte de la Vie*, ce livre admirable, qui, d'après Paul Adam, « est le plus bel ouvrage qu'on ait écrit depuis Ruskin sur la philosophie de l'art. »

L'œuvre de Joseph Rivière comprend deux chapitres principaux : *L'homme* : — *L'œuvre*. Une partie réservée aux *Opinions* ; — une *Bibliographie* d'environ vingt pages et une *Iconographie*.

Il en ressort con bien est féconde l'œuvre de Gérard de Lacaze-Duthiers lui-même.

— *L'Action*, Bulletin Littéraire, Religieux et Social d'information Catholique, paraissant tous les mois. — Rédaction-Administration: Service Catholique d'Information, 100 Rue Abdel Moneim, Alexandrie. Abonnement: P.T. 30 — frs. 15, ce qui met cette feuille à la portée de toutes les bourses.

REVUE DU MONDE EGYPTIEN

(Review of the Egyptian World)

Paraît tous les mois

MARIUS SCHEMEIL BEY, DIRECTEUR.

8, Rue Cheikh Aboul-Sebaa. — LE CAIRE.

La correspondance doit être adressée au Directeur, de même que les mandats et valeurs.

ABONNEMENTS :

Un an.....	P.T. 100
Six mois.....	» 55
Prix du numéro.....	» 10

Etranger : port en plus
